

estudios de dialectología
norteafricana y andalusí
13 (2009), pp. 121-152

EXPRESSION DE LA POLITESSE ET DE LA CIVILITÉ DANS LA SOCIÉTÉ SANAANIE

POLITENESS AND COURTESY IN SANAANI SOCIETY

HANAN MALOOM / JULIEN DUFOUR / FRANÇOIS DUMAS*

Abstract

The inhabitants of Sanaa consider the *mīzih*, the sanaani politeness, as one of their main characteristics and an important part of their cultural heritage. The good manners and expressions of politeness, which rule and reflect the relationships between social classes, genders, generations and, eventually, between individual and community, constitute a privileged observatory of the social and linguistic transformations in modern Yemen.

Resumen

Los habitantes de Sanaa consideran que la cortesía, *mīzih*, es una de sus características así como una parte importante de su herencia cultural. Las buenas maneras y la cortesía, que marcan y reflejan las relaciones entre clases sociales, sexos, generaciones y, en última instancia, entre el individuo y la sociedad, son un observatorio privilegiado para las transformaciones sociales y lingüísticas en el Yemen moderno.

Keywords: Sanaani Arabic, politeness, Yemen.

Palabras clave: árabe de Sanaa, cortesía, Yemen.

La *mīzih*, le code de politesse, est un élément essentiel de l'identité sanaanie, à tel point que c'est souvent par l'emploi de formules de politesse raffinées que les informateurs caractérisent le dialecte de Sanaa. Les vents de l'histoire – et en particulier l'exode rural – ont bouleversé en cinquante ans cette société citadine et, à bien des égards, rien n'est plus comme avant. Mais rien non plus n'a disparu du jour au len-

* Hanan Maloom, doctorante à l'Iremam, Université de Provence.

E-mail : hanan_maloom@yahoo.fr

Julien Dufour, Université de Strasbourg.

E-mail : julienetiennedufour@hotmail.com

François Dumas, enseignant d'arabe, Angers.

E-mail : dummassamud@orange.fr

Cet article représente avant tout le travail de Hanan Maloom, aussi bien en ce qui concerne la recherche de terrain que la rédaction. François Dumas et Julien Dufour ont cependant longuement collaboré à la mise en forme de l'article, à l'établissement des transcriptions et à la réflexion sur un certain nombre de points.

demain, et la culture sanaanie traditionnelle perdure en partie. Surtout, elle reste un mythe fondateur puissant, campé dans un passé désormais révolu mais dont le prestige est grand. Les codes de politesse suivent les changements de la société et, dans une large mesure, les révèlent. Ils constituent donc un observatoire privilégié des évolutions sociales et linguistiques du Yémen contemporain.

Les pages qui suivent veulent donner une idée du champ couvert par la politesse sanaanie. Il s'agit surtout d'un état des lieux. De nombreuses questions demanderaient un approfondissement de la recherche pour être soulevées. Ainsi, il faudrait se demander systématiquement quel est le rapport entre la norme édictée et la pratique réelle de la société. Les réponses qu'on obtient quand on interroge des informateurs sur les règles et formules de politesse ne correspondent que de loin à ce qu'on observe dans les comportements sociaux, comme il est normal. De même, pour chaque formule de politesse, il faudrait déterminer ce qui est contraignant et ce qui est laissé au choix du locuteur. La plupart des formules, en effet, laissent place à une certaine dose d'inventivité à l'intérieur d'une structure générale. Cette inventivité est même sans doute la qualité par excellence du Sanaani idéal – plus que la connaissance d'un répertoire d'expressions, certes nécessaire – et fonctionne socialement comme un jeu, auquel on prend plaisir tout en cherchant à y briller. Des différences apparaissent, d'autre part, entre l'usage masculin et l'usage féminin (même si elles tendent sans doute à se réduire). Il faudrait pouvoir en apprécier systématiquement la portée – dans une société où une même personne peut difficilement étudier les deux usages en profondeur. Et la simple question du « qui vouvoie-t-on » pose toute la vaste question des structures sociales sanaanies et de leur évolution contemporaine.

Les formules de politesse seraient également susceptibles d'une analyse linguistique : emplois optatifs de l'accompli, de l'inaccompli, du futur ; démotivation de certains termes, dont le sens dénotatif devient négligeable (comme dans les expressions avec *ṣāfiyih*, par exemple), à tel point que les informateurs deviennent parfois incapables de les expliquer ; structuration par réponse, souvent avec reprise d'un terme-pivot qui permet de surenchérir (*gadihnā fāgidīn lak – fagadat lukum al-ṣāfiyih – aḷlāh yiṣāfikum* ou bien *ḥayyā ḷlāh man jā – ḥayyā l-bayt w-ahlih – ḥayyā man daxalih*). La langue de ces formules pourrait enfin être analysée comme une forme d'arabe moyen, où des éléments d'arabe classique (y compris avec présence d'*iṣrāb*) se mêlent à l'arabe dialectal.

Notons au passage que la traduction en français de ces formules est un casse-tête insoluble. Soit on en cherche – de façon contestable – l'équivalent français, mais alors la traduction n'apporte pas grand-chose au lecteur, déjà instruit par les explications, et qui veut comprendre le mot à mot. Soit on suit le dit mot à mot, et l'on risque le ridicule. On a cherché à être pratique, au cas par cas, sans s'astreindre à suivre une règle immuable.

Nous dirons donc à notre lecteur *iḥmilūnā Ṣalā s-salāmih wa-sāmiḥūnā Ṣalā t-tagṣīr*, en espérant qu'il voudra bien pardonner nos manquements et qu'il prendra plaisir à plonger dans le monde délicat et arborescent de la politesse sanaanie. Nous nous attacherons ainsi à présenter l'essentiel des expressions de politesse en usage dans la ville de Sanaa, que ce soit chez les hommes ou chez les femmes, sachant que les deux communautés sont assez strictement séparées dans la société citadine, même si les codes et modes d'expression sont finalement en général communs aux deux genres, comme on le verra.

Les principaux éléments de cette étude sont issus de notre fréquentation de la société sanaanie et des explications fournies par nos informateurs – dont l'âge va de 22 à 58 ans, hommes et femmes – sur les expressions en usage dans les différentes situations de la vie quotidienne. Nous nous sommes appuyés à l'occasion sur les *Amṭāl yamāniyyah* d'al-Akwaṣ et les *Amṭāl ṣanṣāniyyah* de Asmā Muḥammad.

La société sanaanie et la politesse

La première caractéristique de cette société citadine traditionnelle est son attachement à un corpus d'expressions usuelles. L'ensemble des expressions de politesse constitue ce que les habitants de Sanaa appellent *mīzih* « distinction, marque de respect », le verbe correspondant étant *mayyaz*. On dit *man mayyaznī šibr mayyaztih dīrās* « Qui m'honore d'un empan de politesse, je l'honore d'une coudée »¹, c'est-à-dire que l'on s'efforce de redoubler de politesse à l'égard de celui qui vous témoigne du respect.²

Les natifs de Sanaa considèrent que la politesse constitue une particularité qui distingue leur parler de ceux des régions voisines : *idā gad al-laṭāfih min ḥuḍūr, fa-l-mulk min jaḥr al-ḥimār*, « Si la courtoisie sort de Ḥuḍūr, alors la royauté sort du cul d'un âne ». Ḥuḍūr est une localité bien connue à l'ouest de Sanaa, dont les habitants constituent un sujet de plaisanterie pour leurs voisins sanaanis. Et si l'on croit que Ḥuḍūr peut être le berceau de l'amabilité et de la civilité, on peut aussi bien croire qu'un âne peut accoucher d'un roi. Comme disent les Sanaanis : *ṣāhib ṣanṣā ṣāhib mīzih, yidrī kayf yimayyiz an-nās wa-yihayyin*, « Le Sanaani est homme de politesse, il sait trouver la bonne formule au bon moment ». On dit encore : *gaššām ṣanṣā wa-lā šayx al-bilād*³, « Mieux vaut un jardinier de Sanaa qu'un cheikh de la campagne » ; le *gaššām* est le cultivateur et vendeur de légumes, issu des couches inférieures de la pyramide sociale sanaanie, et l'on doit comprendre que le *gaššām*

¹ al-ʔAkwaṣ 1984, p. 1285, proverbe n°5685.

² Note sur la transcription. Bien que les deux phonèmes de l'arabe ancien correspondant au *dād* et au *zāʔ* de l'arabe classique soient parfaitement confondus en sanaani, ils seront ici rendus respectivement par *d* et *z*, cette notation artificielle ayant pour but de ne pas dérouter le lecteur arabisant ; la réalisation sanaanie est une spirante interdente sonore pharyngalisée. La graphie est globalement phonologique et vise à rendre les morphèmes facilement identifiables ; les élisions ne sont notées que lorsqu'elles sont quasi-obligatoires : *mā šī llā salāmatak* pour *mā ʔaštī ʔillā salāmatak*. De façon inverse, la *hamzah* initiale n'est notée que lorsque qu'il nous a semblé que l'usage imposait rigoureusement qu'elle soit prononcée. Le *-š* pronom affixe de deuxième personne du féminin singulier n'est pas séparé du mot auquel il s'affixe : *jāš* « il est venu te voir » ; en revanche le *-š* deuxième partie du morphème discontinu de négation est séparé par un trait d'union : *mā jā-š* « il n'est pas venu ». La conjonction de coordination *wa-* est toujours orthographiée ainsi, bien qu'elle puisse souvent être réalisée *wi-* ou *wu-*. Le phonème /i/ bref est toujours transcrit *i*, bien qu'en contexte emphatique il soit le plus souvent réalisé [u], se confondant avec /u/. D'autres détails de prononciation ne seront pas notés. Ainsi, le /t/ est normalement un phonème sonore, sauf quand l'entourage phonétique impose qu'il s'assourdisse (gémation, assimilation dans un groupe consonantique). Les occlusives sonores (/b/, /d/, /j/, /g/, /ṭ/) subissent un assourdissement quand elles sont géminées (du moins à la détente). Un /h/ final de mot, devant la plupart des consonnes initiales subséquentes, disparaît en provoquant la gémation de la consonne en question (et son assourdissement si c'est une occlusive sonore).

³ Al-ʔAkwaṣ 1984, p. 816, proverbe n° 3271.

de Sanaa est plus distingué et aimable que les chefs de village, même s'ils sont d'un rang social supérieur. Inversement, les habitants des campagnes considèrent que les Sanaanis manquent d'hospitalité et d'égards envers autrui. Dans la conversation la politesse est d'abord le reflet des statuts respectifs des deux interlocuteurs.

Termes d'adresse

L'usage est d'appeler une femme plus âgée que soi *yummiḥ*, « mère », et un homme plus âgé *yābiḥ*, « père ». Aujourd'hui on dit aussi *yā xāliḥ* et *yā ṣamm* respectivement. On dit *yā uxtī*, *yā xī*, « sœur », « frère », à quelqu'un qui est sensiblement du même âge que soi.

Auparavant, la société sanaanie était monarchique et divisée en classes sociales, mais depuis l'avènement de la République et les transformations socio-politiques et les mouvements migratoires divers, les divisions sociales et leurs manifestations ont évolué, sans toutefois s'effacer de la mémoire collective. Les rituels d'usage se sont transformés, comme celui qui consistait, pour la classe inférieure de la société sanaanie, celle des *banī l-xums*, à manifester leur soumission et leur déférence aux classes supérieures telles que les *hāsimiyyīn*, les *guḍāḥ* et les *tujjār*, en vouvoyant leurs membres tandis qu'eux les tutoyaient ; de même que les membres des catégories sociales supérieures n'appelaient pas ceux de la classe inférieure *yā xī*, *yā uxtī*, ou, pour les plus âgés, *yābiḥ* ou *yummiḥ*, mais par leur prénom, ou bien par le nom du métier qu'ils exerçaient : *yā ḡustā*, *yā muzayyīn*, *yā gaššām*. Certains prénoms étaient d'ailleurs tacitement interdits aux membres des classes inférieures, tels que ḡAḥmad ou Gāsim, d'autres leur étaient fréquemment attribués : Ḥamūd, Mus'īd, Saṣḍiyyih, Ḥamūdih.

Actuellement, la situation a changé et les personnes issues des classes sociales inférieures n'emploient plus le vouvoiement pour s'adresser aux classes supérieures ; la hiérarchie sociale traditionnelle n'a d'ailleurs officiellement plus de sens au plan politique. Ils utilisent comme tout un chacun les appellatifs *yā xī*, *yā uxtī*, *yābiḥ*, *yummiḥ*, on les appelle par le nom sous lequel ils se présentent et peuvent exercer des métiers qui leur étaient auparavant interdits, comme médecin, enseignant ou officier.

On ne doit pas oublier les juifs de la ville de Sanaa, qui, jusqu'à leur départ pour Israël en 1948, donnaient à tout homme inconnu le nom de *sīdī Aḥmad* ou, dans les autres villes et villages du Yémen, *yā jārī* « mon voisin »⁴. Un musulman, en revanche, abordait un juif en l'appelant *yā Sālim*, *yā Yiḥyā*, *yā Saṣīd*, car c'étaient des prénoms répandus dans la population juive. Il était hors de question de dire à un juif *yā xī*, *yā uxtī*, *yābiḥ*, ou *yummiḥ*. Le vouvoiement n'était pas de mise avec les juifs.

Pour appeler les étrangers (Somaliens, Éthiopiens, Indiens, Asiatiques ou Européens) résidant au Yémen, surtout à Sanaa, on peut employer les mots *duktūr* et *ustād*. On n'appelle pas *yā xī* quelqu'un qu'on imagine n'être pas musulman ; le terme le plus souvent utilisé est alors *yā ṣadīg* « ami ! ».

Un aveugle est appelé *yā baṣīr*, « clairvoyant », et évoqué par cette même dénomination. Un borgne est appelé *yā farīd*, « unique », ou *yā baṣīr*. Un enfant illégitime est désigné comme *aṭ-ṭāhir ibn al-najas* « pur enfant de la souillure », et non *ibn al-ḥarām*, « fils du péché » ou *zanwih*, « enfant adultérin ».

⁴ Al-ḡAkwaṣ 1984, p. 775.

Pour parler d'un homme avec respect, en particulier en sa présence, on dit *al-ʔax*, « le frère », ou encore *aš-šimw*, synonyme du précédent mais qui tend à disparaître de l'usage courant. On s'adresse à lui en disant *yā ʔax muḥammad* ou *yā šimw*.

Les gens de Sanaa ont des diminutifs honorifiques qui remplacent certains prénoms : *al-ʕIzzī* pour Muḥammad, *al-ʕImād* pour Yiḥyā, *al-ʕuḫfī* pour ʔAḥmad, *al-Faxrī* pour ʕAbd Aḷlāh, *al-ʕAlam* pour Gāsim, *aš-Šārim* pour Ibrāhīm, *aš-Šarafī* pour al-Ḥusayn ou al-Ḥasan, *al-Jamālī* pour ʕAlī, *al-Wajīh* pour tous les prénoms composés du mot ʕAbd, « serviteur », suivi d'un des qualificatifs divins (comme ʕAbd ar-Raḥmān, ʕAbd al-Karīm, etc.), *al-Ḥusām* pour Muḥsin, *aḍ-Ḍiyā* pour tous les autres prénoms.

Un fils s'adresse à sa mère en disant *yumḥimih*. La mère lui répond en disant *umḥimī* ou, dans les moments d'intimité, *umḥimī wa-rūḥī* « ma mère et mon âme », *umḥimī wa-ʕaynī* « ma mère et mon œil », *umḥimī wa-ḡalbī* « ma mère et mon cœur », ou encore *umḥimī wa-naxsī* « ma mère et mon souffle ». De plus en plus, on entend *māmāh*, mais la réponse de la mère reste inchangée.

Le fils appelle son père *yābīh* et le père lui répond *abī* « mon père » ou, dans les moments d'intimité, *abī wa-ʕaynī*, *abī wa-rūḥī*. Si aujourd'hui de plus en plus de garçons disent à leur père *ḡāḡah*, il est d'usage qu'après l'adolescence, tous les garçons appellent leur père *yābīh* et leur mère *yumḥimih*. Les parents appellent les enfants par leur prénom et les tutoient.

Quand on demande un service à quelqu'un, on l'appelle *yā ʕizzī*, « mon cher » ; ainsi, chez l'épicier : *yā ʕizzī, idḍī lanā ḡārūriḥ mā*, « mon cher, donne-moi une bouteille d'eau ».

Quand un homme appelle une femme de sa connaissance dans la rue, il s'adresse à elle en utilisant le nom de son fils ou de son mari, ou de la famille de son mari, et non son prénom ou son nom de famille à elle. Par exemple, si elle a un fils du nom de Muḥammad, il s'adressera à elle en l'appelant Muḥammad. Pour attirer son attention, il emploiera habituellement l'interjection *yowh*, car il est malséant d'appeler une femme par son prénom. Pour cette raison, il est d'usage dans certaines familles d'attribuer aux filles un second prénom, de genre masculin, connu et utilisé exclusivement dans l'entourage familial. De plus en plus, on désigne une mère de famille en faisant référence à son fils (par exemple *Umm Hānī*). Même si elle n'a pas de fils, on utilisera un prénom faisant allusion au fils qu'elle est censée espérer mettre au monde, ou Muḥammad, le prénom du Prophète.

Une femme qui en rencontre une autre dans la rue adopte le même comportement. Une célibataire sera désignée par le nom de son frère, ou de son père, ou par son nom de famille. Dans un lieu public, on ne s'adresse jamais à une femme en l'appelant par son nom, comme si celui-ci devait rester secret.

De même, l'épouse n'adresse pas la parole à son mari en l'appelant par son prénom, mais par le prénom du fils aîné (par exemple *Hānī*) ou, de plus en plus actuellement, par une expression du type *Abū Hānī*. Dans ce cas aussi, une femme attire l'attention de son mari par l'interjection *yowh*. Si une femme se trouve obligée d'appeler un homme qu'elle ne connaît pas, elle emploie l'expression *yā xī*, « mon frère », ou *yā bnī*, « mon fils », si elle est plus âgée que lui. Autrefois, une femme s'adressant à un homme employait la deuxième personne du pluriel. Cet usage perdure vis-à-vis des personnes âgées, ou de rang social élevé, ou encore avec les parents ou l'époux.

Quand un homme s'adresse à une femme il l'appelle *yā uxtī*, « ma sœur », ou *yā bintī*, « ma fille », ou encore *yā hājīh* si elle est plus âgée (au sens propre, *hājīh* désigne une femme ayant accompli le pèlerinage à la Mecque) et utilise en général la deuxième personne du singulier. D'autre part, une femme doit éviter de s'adresser à un homme qui ne fait pas partie de sa famille, sauf si c'est absolument nécessaire comme, par exemple, lors d'un échange commercial ou pour demander un renseignement important ; cela se fait dans un lieu public et à la vue de tous. La vie moderne tend à faire évoluer cette situation, et il n'est pas rare aujourd'hui, sur le lieu de travail ou à l'école, d'entendre une femme appelée par son prénom.

Comment on parle de quelqu'un en présence d'un tiers

Si un homme parle de son épouse devant des amis ou des étrangers, il en parle à la troisième personne du masculin pluriel (pronom *hum*)⁵. Pour dire « j'ai appelé ma femme au téléphone », il dira *ittaṣalt bi-l-ṣāyilih*, « j'ai appelé la famille ». S'il a une conversation téléphonique avec sa femme en présence d'amis ou d'hôtes, il emploie la deuxième personne du masculin pluriel : *ḡalū, aywih, mā tištaw*, « allô, oui, que voulez-vous ? ». Beaucoup d'hommes, s'ils parlent à une femme au téléphone, utilisent systématiquement la deuxième personne du masculin pluriel, masquant ainsi l'identité sexuelle de leur interlocuteur.

Lorsque quelqu'un évoque son père devant des tiers, il emploie le mot *al-wālid*, « le père, le géniteur », et pour sa mère *al-wālidih* ; pour sa sœur, il dira *al-karīmih*, « la généreuse » ; pour son épouse ou sa fille *al-ṣāyilih* « la famille ». Les parents par alliance, comme par exemple le beau-frère, sont appelés *an-nasab*, mais on appelle le père de son épouse *ṣammī*, « mon oncle paternel ».

Le pluriel de politesse

L'utilisation du pluriel de politesse est une particularité de Sanaa et de quelques villes du Nord. L'enfant vouvoie son père et sa mère, ainsi que les adultes qui ont autorité sur lui ou ont un statut social élevé. L'épouse vouvoie son mari, mais celui-ci lui parle à la deuxième personne du féminin singulier.

C'est cet usage qui reçoit par excellence le nom de *tamyīz*, « distinction honorifique ». On dit : *yimayiz az-zaḡīr al-kabīr wa-l-marīh al-rajjāl*, « l'enfant doit honorer l'adulte et la femme doit honorer l'homme ».

Le respect et la politesse envers les aînés sont une obligation morale, même si la différence d'âge est minime, comme le rappelle l'adage : *mayyiz man akbar minnak bi-yawm*, « honore celui qui a un jour de plus que toi ». On vouvoie normalement les aînés, alors que l'on tutoie les cadets. Le plus jeune baise la main du plus vieux (en particulier du père, du grand-père et des plus âgés de la famille) et se voit remercier pour cette marque de respect. Une femme ou une jeune fille s'entendra dire par une personne plus âgée *islamī sallamiš wa-n-nabī kallamiš*, « merci, que Dieu te garde en bonne santé et que le Prophète s'adresse à toi », ou *islamī, silimtī š-šarr wa-l-ṣanā wa-gāl ṣaṭratiš wa-jiṣiliš min al-fāyizīn wa-jiṣiliš fī kull ṣirg ṣāfiyih wa-fī kull xaṭwih ḥasanih*, « merci, puisses-tu échapper au mal et aux souffrances, que Dieu fasse disparaître tes difficultés, qu'il te mette au nombre des victorieux, qu'il fasse

⁵ Le dialecte de Sanaa distingue au pluriel le masculin du féminin, aussi bien dans la morphologie pronominale que dans la morphologie verbale.

couler la santé dans chacune de tes veines et compte chacun de tes pas comme une bonne action » ; elle répondra *āmīn, aḷlāh yisallimkum wa-yiṣāfīkum*. Au plus âgé que soi on laisse la meilleure place dans une assemblée, et l'on ne doit pas lui couper la parole. Dans une file d'attente, le plus âgé peut passer avant le plus jeune et lui dire *yigūlū ʔaḷḷāhu akbar wa-mā gālū-š aḷḷāhu azgār*.

Salutations

Dire bonjour

Après la prière de l'aube (*fajr*), ainsi qu'après celle du matin (*duḥā*), un homme comme une femme disaient *šbaḥtū* à un homme comme à une femme ou à un groupe. La réponse était *šabbahkum / šabbahak / šabbahaš aḷḷāh b-al-xayr wa-l-ṣāfiyih* (respectivement masculin pluriel, masculin singulier, féminin singulier), « que Dieu vous donne un matin de salut », ou *šabbahkum b-al-xayr wa-l-ṣāfiyih*.

Les usages ont changé sous l'influence de l'Égypte⁶. On dit maintenant *šabāḥ al-xayr*, salutation utilisée aussi après les autres prières (*duḥā*, etc.), et la réponse usuelle est *yā šabāḥ al-riḏā*, qui est une expression plutôt yéménite, ou bien *šabāḥ an-nūr*. Dans les milieux influencés par le courant wahhabite, on dit plutôt *as-salām ṣalaykum* (réponse : *wa-ṣalaykum as-salām wa-raḥmatu ḷḷāh wa-barakātuh*), expression qui tend à supplanter toutes les autres formules de salutation à toute heure, du matin jusqu'au soir. Peu de gens aujourd'hui utilisent encore *šbaḥtū*, sinon quelques personnes âgées et quelques femmes, très peu d'hommes. Selon l'un des informateurs, âgé de 22 ans, c'est une formule réservée aux femmes et qui ne sied pas aux hommes.

Le matin tôt, il n'est pas bien vu d'apporter une mauvaise nouvelle ou de se mettre en colère. À celui qui se laisse emporter par la colère, homme ou femme, on dit *šubāḥah*, puis *išbaḥ lak šabḥah wa-šafra* ou, à une femme *išbaḥi liš šabḥah wa-šafra*, « [accueille le matin avec joie sinon] tu seras atteint(e) par la fringale et la jaunisse »⁷.

Du *zuhr* au *maḡrib*, on dit *as-salām ṣalaykum* (réponse : *wa-ṣalaykum as-salām wa-raḥmatu ḷḷāh wa-barakātuh*). En fait, on entend en général aujourd'hui *masā al-xayr*.

Du coucher du soleil jusqu'au soir, on dit à un homme comme à une femme *ka-msaytū*. La réponse attendue est *masā al-xayr wa-l-ṣāfiyih* ou *masā an-naṣīm wa-l-ṣāfiyih*. Aujourd'hui on emploie de plus en plus *masā al-xayr*, à quoi l'on répond *masā al-xayr wa-l-ṣāfiyih* ou *masā an-nūr wa-l-ṣāfiyih*. Les milieux islamistes préfèrent employer *as-salām ṣalaykum*. Comme pour *šbaḥtū*, la salutation *ka-msaytū* est perçue par certains jeunes informateurs comme employée seulement par les femmes.

Dire au revoir

Tous, à toute heure, disent aujourd'hui *maṣ as-salāmih*, et l'on répond par la mê-

⁶ Que ce soit par l'intermédiaire des enseignants égyptiens au Yémen, ou de la radio et de la télévision, ou à cause des relations sociales, économiques et politiques qui se sont établies après l'avènement de la République en 1962 avec le soutien de l'Égypte.

⁷ La *šubḥah* est un mal se manifestant par une glotonnerie insatiable. La *šafra* est la bile, qui provoque la maigreur et le jaunissement du teint.

me formule ou par *fī amāni llāh*. Les femmes emploient au pluriel *xāṭirkum*, au féminin singulier *xāṭiriš*, au masculin singulier *xāṭirak*. On l'entend chez certains hommes, mais l'expression est plutôt rejetée dans la société masculine, où son emploi est ressenti comme ironique, ou réservé pour s'adresser aux femmes ou aux personnes proches (parents, épouse, ami intime).

Notons que les formules du type « veux-tu quelque chose de moi ? » sont très fréquentes au moment de se quitter, au téléphone comme de vive voix. Elles sont bien sûr conventionnelles, et ce n'est normalement pas le moment d'introduire une requête, bien qu'elles soient prononcées sur un ton interrogatif et qu'il soit malpoli de ne pas attendre la réponse ou de paraître ne pas s'en soucier. Relevons : *mā tištī ḥājih ? tištī šī wallā šī ? tištī ḥājih wallā šī ? tištī šī wallā ḥājih ? ayy xidmih (wallā šī) ? ayy xadamāt ? ayy awāmīr (wallā šī) ?* La réponse est généralement du type *tislam / šukran / aḷlāh yiṭtaḥ ṣalayk*, suivi ou non de *mā ništī llā salāmatak*, « je ne veux que ta santé ». On peut aussi répondre *salāmatak* tout court. Cela suffit à clore une conversation, et chacun peut s'en aller, ou raccrocher, bien qu'un *maṣ as-salāmih – fī amāni llāh* soit encore possible.

Les salutations dans les occasions sociales ou les réunions publiques.

L'usage exige qu'un homme ou une femme pénétrant dans une assemblée salue tout le monde en commençant par la droite. On se serre la main (la droite dans la droite) en se baisant mutuellement le dos de la main. Aujourd'hui, certaines femmes se contentent d'une poignée de main, sans baiser. Elles peuvent aussi se serrer la main, puis celle qui est debout porte les lèvres à l'intérieur de sa propre main, tandis que celle qui est assise se contente de la poignée de main. Selon une informatrice, il s'agit d'un usage étranger à Sanaa et emprunté aux tribus immigrées récemment dans cette ville.

Si un homme pénètre dans une assistance si nombreuse qu'il lui est malaisé de circuler et qu'il craint de manquer de politesse en ne saluant personnellement qu'une partie des hommes présents, il adresse un salut collectif en prononçant : *salām taḥiyiyih*. On lui répond *ablaḡt* ou *tislam* ou *man ḡāl yislam*. Après cela, il serait inconvenant qu'il adresse un salut individuel à quiconque, car ce serait faire affront aux autres. En prenant congé, il doit faire ses adieux à l'assemblée en disant *timsaw ṣalā xayr* ou *astaḡḍinkum wa-timsaw ṣalā xayr* ; on lui répond *massāk b-al-xayr wa-l-ṣāfiyih*. Il peut dire aussi *bi-raḡyakum yā rijāl*, « avec votre assentiment, messieurs », et il lui est répondu *raḡyak maṣāk* ; cette formule est usitée en milieu tribal. On dit aussi *annas aḷlāh bi-ḥayātkum*, « que Dieu rende votre vie agréable », réponse : *ḥayātkum al-ḡuns*.

Quand une femme arrive au milieu d'une assemblée nombreuse, elle porte les deux mains à ses lèvres – ou bien sa seule main droite – et envoie un baiser collectif. Les autres femmes lui adressent la formule *tislamī*. Pour saluer une femme de sa connaissance dont elle ne peut s'approcher sans risquer de déranger les autres, elle pose sur sa main droite un baiser qu'elle envoie en agitant la main en direction de celle qu'elle veut saluer, tout en prononçant silencieusement : *kayf antī ?* L'autre répond de la même façon, en disant sans faire entendre sa voix : *al-ḥamdu li-llāh, sallamiš wa-ṣāfāš*. On dit *as-salām nazar*, « le salut est un regard », c'est-à-dire « un regard tient lieu de salut ». En partant, la femme salue l'assemblée en disant : *xāṭirkum wa-massākum b-al-ṣāfiyih* ; on lui répond *massākum b-al-xayr wa-l-ṣāfiyih* ou *massāš* au singulier.

Dans une assemblée masculine, un homme assis salue son compagnon debout par *al-gāyim ʕazīz*, « celui qui est debout est cher » ; l'autre lui répond *al-jālis afdal*, « celui qui est assis est meilleur ». Puis ils se serrent la main, ou bien s'embrassent sur les joues, ce qui est un usage récent. On dépose un baiser sur l'épaule des proches : oncle paternel ou maternel, amis intimes. On baise la main de ses parents ou de ses grands-parents.

En entrant dans une assemblée, un homme peut dire *wa-rayyahum*, « que Dieu les mette à l'aise » ; l'assemblée répond *wa-hū baynahum*, « lui y compris ».

Lorsque, dans une assemblée, est présent un homme devant qui on doit faire preuve de circonspection dans ses propos, on dit *aš-šarīm fī š-šams w-aš-šams ḥāmīyih*, « la faucille est au soleil et le soleil est chaud », allusion immédiatement comprise par tous. Dans la même intention, on pourra dire *ar-rāzim ḥanā* « l'oppression est ici », le mot *rāzim* désignant une sensation d'oppression qui saisit un homme pendant son sommeil et l'empêche de se lever.

Éléments de la conversation

Au téléphone

Le téléphone s'implante peu à peu à Sanaa après la Révolution et, aujourd'hui, on peut dire qu'il est installé dans chaque maison et même dans de nombreux véhicules privés. Les téléphones portables foisonnent.

Si les deux interlocuteurs sont de même sexe, alors il y a échange de salutations : *alūh*, dit celui qui décroche – *alūh, as-salām ʕalaykum – wa-ʕalaykum as-salām, man maʕī ? – maʕākum muḥammad, kayf al-ḥāl ?*, « Allô – Allô, bonjour – Bonjour, qui est à l'appareil ? – C'est Muḥammad, comment allez-vous ? », puis la conversation se poursuit. La salutation *as-salām ʕalaykum* est au téléphone presque systématique, à l'exclusion – au moins en tout début de conversation – d'autres formules comme *masā al-xayr*, qui, si elles apparaissent, n'interviennent qu'après que les interlocuteurs ont reconnu leur identité réciproque. Remarquons également qu'il est rare que celui qui appelle se présente avant que la personne qui décroche ait demandé *man maʕī ?*⁸ La conversation s'achève par les formules de congé ordinaires.

Entre une femme et un homme, il n'y a normalement pas d'échange de salutation, sauf entre membres d'une même famille. Il n'y a pas non plus d'au revoir à la fin de la communication. Celle-ci commence ainsi : *alūh – alūh – aywih man tištaw ? – aštī aḥmad*, « Allô – Allô – Qui désirez-vous ? – Je voudrais parler à Aḥmad ». À ce stade de l'échange, la question « qui est à l'appareil » peut prendre la forme *man yištī ?*, mot à mot « qui veut [parler à Aḥmad] ». Si Aḥmad est absent, l'interlocutrice dira *mā b-aḥhadhum*. Celui qui appelle peut demander de transmettre un message : *tislamū, gūlū lih inn Muḥammad gad ittaṣal, yittaṣil lī – marḥabā, ʕa-ngulluhum*, « Dites-lui, s'il vous plaît, que Muḥammad a appelé, qu'il me rappelle – C'est entendu, je lui dirai ».

Entre deux femmes, la conversation se déroule par exemple ainsi : *alūh man maʕī ? – maʕākum ḥanān – ḥayyā kayf antī, kayf ḥālīš*, « allô, qui est à l'appareil – c'est Ḥanān – Ah, bonjour ! Comment vas-tu ? ». On continue la discussion en échangeant des nouvelles de la famille, des conjoints et des enfants, puis on aborde

⁸ Entre familiers, il arrive même souvent qu'on joue à laisser son interlocuteur le plus longtemps possible dans l'incertitude, jusqu'à ce qu'il ait deviné qui l'appelait.

le sujet, ou bien on dit simplement *hū garr ittaṣalt asallim ṣalaykum – tislamī ṣalayš al-ṣāfiyih*, « J'appelais juste pour vous dire bonjour – Merci, porte-toi bien ». Avant de mettre fin à la conversation, les deux interlocutrices se chargent mutuellement de transmettre des salutations aux membres de leurs familles, puis elles se disent au revoir : *hayyā maṣ as-salāmih, sallimī ṣalā ummiš wa-ḥibbī l-juhhāl wa-llāh yiṣniš wa-yjibriš – aḷlāh yisallimkum, fī amāni llāh*, « Allez, au revoir, passe le bonjour à ta maman, embrasse les enfants, que Dieu t'aide et te donne du courage – Merci, au revoir ».

Autre exemple d'échange possible, entre deux hommes cette fois : *ahlan wa-sahlan, kayf ḥālak, kayf ad-dunyā ? – ahlan wa-sahlan, al-ḥamdu li-llāh, w-antū kayf ḥālukum, wa-l-ṣiyyāl kayfuhum ?* Au moment de se quitter *hayyā, mā tištaw šī yā xī ? – aḷlāh yiftaḥ ṣalayk, mā štī llā salāmatak – maṣ as-salāmih – aḷlāh yisallimak, fī amān illāh*, « Bon, voulez-vous quelque chose ? – Merci, je ne veux que ton salut – Au revoir – Au revoir ».

Transmettre à quelqu'un le salut d'un tiers

Quand on salue une femme de la part d'une troisième, on dit par exemple *arwā tisallim ṣalayš*, « Arwā te passe le bonjour » (mot à mot « le salut »), et l'on répond *aḷlāh yisallimš wa-yisallimhā* ou *saḥalat ṣalayhā l-ṣāfiyih*, « que le salut demande après elle ». Les hommes emploient la même formule, au masculin bien sûr : *Aḥmad yisallim ṣalayk – aḷlāh yisallimak wa-yisallimih*.

Demandes et remerciements

Demander quelque chose

On dit chez les femmes *gawwā dday-lī l-galaš*, « je t'en prie, passe-moi le verre » et l'on répond *min ṣiyūnī*. On dit aussi *skah, iddaw-lī l-galaš*, la réponse pouvant être *min al-ṣiyūn*. De plus en plus, on dit aujourd'hui *law samaḥtū, mumkin tiddaw-lī l-galaš*.

S'il s'agit de nourriture et que l'on a demandé *skah, iddaw-lī lugmih*, « donnez-moi du pain », l'autre répond *jirrū wa-yihnā bi-l-ṣāfiyih*, « tenez, que cela vous soit bon à manger et vous donne la santé ».

Si la demande est quelque peu incongrue, on ajoute chez les hommes *ṣazzakum aḷlāh* ou *ṣānakum aḷlāh*, et chez les femmes *ḥāšikūm*.

Pour faire la demande plus insistante, on dit *as-suḥāl bi-llāh*, « je demande par Dieu ». On dit en effet que toute demande formulée au nom de Dieu doit être prise en compte. Beaucoup de femmes renforcent une demande par la formule *gawwā ḥaḷḷāh yjibriš*, « que Dieu te protège ».

Répondre à une demande

Si l'on est prêt à accéder à une demande, on dit *min al-ṣiyūn* – l'autre répondant pour remercier *tislam ṣiyūnakum* – ou *min ṣaynī* – la réponse étant *yā-sīn ṣalā ṣaynukum*, ou *sallam ṣaynukum min kull šarr*, ou *tislam ṣaynak*. On peut aussi exprimer son assentiment par *marḥabā* (réponse *tislamū*) ou par l'expression *ḥāḍir*, d'origine militaire mais employée aujourd'hui jusque chez les femmes, et à laquelle on répond *ḥaḍḍar-lukum al-xayr*, « que Dieu vous fasse advenir le bien ». On dit aussi moins poliment *nāhī* (surtout chez les femmes). L'expression *ṭayyib* est d'introduction récente. On entend aujourd'hui beaucoup *okeh*, « OK ».

Autrefois, quand un homme appelait son épouse dans la maison, elle répondait *hālibb*, expression typique des femmes de Sanaa, qui équivaut à *hā labbayk* ou à *marhabā*. L'homme répond à l'appel de son épouse en disant *ḥāḍir* ou, moins poliment, *aywih mā hū ?*, « oui, qu'y a-t-il ? ».

Les remerciements

Remercier quelqu'un pour un bienfait ou un service rendu est un devoir dont on s'acquitte en disant *akramak allāh*, « que Dieu soit généreux envers toi », la réponse étant *karāmih saḥīlih*, c'est-à-dire « ce que j'ai fait pour toi est tout naturel et ne mérite pas de gratitude particulière », ou *karāmat aṣ-ṣāliḥīn*, c'est-à-dire « je l'ai fait pour les saints ». On dit aussi *kattar xayrukum* (ms *kattar xayrak*, fs *kattar xayriš*), « que Dieu accroisse votre bien », la réponse étant *xayr allāh* ou *xayr allāh maṣākum* (*maṣāk*, *maṣiš*) ; les femmes disent *kattar xayrukum malān ad-dunyā* (réponse *xayr allāh* ou *xayr allāh maṣākum*). On dit aussi *tislam / tislamī / tislamū*, « sois sain et sauf », à quoi l'on répond *sallamkum*, ou *sallamkum min kull šarr wa-makrūh*, « que Dieu vous préserve de tout mal et de tout malheur » ou *man gāl yislam*, « que celui qui l'a dit soit sain et sauf », cette dernière expression étant influencée par la politesse tribale ; on dit encore *islamū*, la réponse étant *silimtū l-ṣanā*, « puissiez-vous échapper à la souffrance » ou *allāh yisallimkum*, ou *yisallimkum*, ou encore *man gāl yislam*.

Quand une femme en aide une autre, celle-ci remercie celle-là par la formule *ṣa-yidaḥḥiniš kull balā*, « que Dieu t'évite tout malheur », à quoi l'on répond *yidaḥḥinnā wa-yidaḥḥinkum*, ou *yidaḥḥiniš wa-yidaḥḥinnā*, ou *allāh yijbiriš*, « que Dieu te fortifie », ou *yijbir galbiš wa-yidumm rāsiš*, « qu'il fortifie ton cœur et protège ta tête », ou *yijbirnā wa-yijbirkum*. On peut dire aussi *islamī* ou *kattar xayriš*, l'autre répondant *lukum al-guwā*, *xayr allāh*.

Aujourd'hui, mais c'est nouveau, on emploie couramment *šukran*, à quoi l'on répond *ṣafwan*, ou *lā šukr ṣalā wājib*, ou *ṣādī mā bih šī*, ou *hādā wājib ṣalaynā*. Les milieux islamistes disent *jazākum allāh alf xayr*, la réponse étant *jazānā wa-jazākum*, ou *jamīṣan*.

Le remerciement peut être une invocation. Ainsi, une femme mariée peut dire à une jeune femme célibataire qui lui a rendu service : *ṣa-yidaḥḥiniš kull balā wa-yisaxxir-liš wa-yijbirnī bi-rāsiš wa-yizawwijiš wa-ṣaynī tirā w-aḡgam-liš at-turayyā w-aḥjir min ṣayniyā*, « que Dieu t'évite tout malheur, qu'il pourvoie à ton service, qu'il m'assure le salut de ta tête, qu'il te marie sous mes yeux, que je porte pour toi le plateau des mariés⁹ et que je pousse les youyous de tout mon cœur », la jeune fille répondant *āmīn*, *allāh yidaḥḥinnā wa-yidaḥḥinkum*.

Quand quelqu'un cède sa place pour faire asseoir quelqu'un d'autre, on dit *mayyazatak al-ṣāfiyih*, « que le salut te fasse honneur » ; la réponse est *allāh yiṣāfik*.

On dit *guwā liš / lak* à qui revient de voyage ou entreprend un travail fatigant et pénible¹⁰ ; on répond *lukum al-guwā*, ou *lukum al-guwā wa-d-diyā*, « à vous force et clarté ».

On dit en restituant un objet emprunté *ṣāratkum al-ṣāfiyih*, « que le salut vous prête », la réponse étant *yiṣāfikum wa-yiṣāfinā*. En remboursant une dette : *ṣawwaḍat-*

⁹ *At-turayyā* est un plateau portant des bougies et des œufs que l'on place devant les mariés.

¹⁰ Cf. al-Akwaṣ 1984, p. 828, proverbe n° 3351.

kum al-ṣāfiyih (réponse : *yīṣāfikum wa-yīṣāfinā*). Quand quelqu'un pense à vous inviter à une cérémonie ou à une réception, on lui dit pour le remercier *ḍakartanī, ḍakaratak al-ṣāfiyih*, « tu t'es souvenu de moi, que le salut se souvienne de toi » ; la réponse est *allāh yīṣāfik*.

La femme qui reçoit la visite d'hommes de sa famille à l'occasion de l'Aïd ou lors des cérémonies familiales est considérée comme ayant de la respectabilité dans son domicile conjugal et un statut social valorisé. L'homme qui rend visite aux femmes de sa famille (*al-maḥārim*, c'est-à-dire les femmes avec qui il ne peut contracter le lien du mariage) est un homme respectable aux yeux de son entourage. Ce type de visite s'appelle *ziyārat al-makālif*, ou *waṣl al-arḥām*. La femme remercie l'homme en question en lui disant par exemple *zāratkum al-ṣāfiyih wa-mayyaz gadrakum wa-jabarnā bi-rāsakum, w-aṣlah awlādakum wa-razaḥnā bi-zahrukum*, « que le salut vous rende visite, que Dieu fasse honneur à votre valeur, qu'il m'assure le salut de votre tête, qu'il fasse de vos enfants des gens de bien, et que je puisse m'adosser à votre dos » ; l'homme répond *hādā wājib wa-sāmiḥūnā in iḥnā gaṣṣarnā*, « c'est un devoir, excusez-nous si nous avons mal fait quelque chose ».

Les événements sociaux

Assister aux événements de la vie sociale est pour tous un devoir absolu et une dette envers autrui dans la société sanaanie. C'est le sens du dicton *man mā jābar lā jubar* : celui qui s'abstient de participer à ces occasions ne doit pas s'attendre à ce que les autres l'assistent dans ses joies et ses peines. La participation est facultative pour les célibataires mais obligatoire pour les personnes mariées, hommes et femmes.

La demande en mariage

Autrefois, la période des fiançailles ne dépassait pas trois à quatre semaines. Aujourd'hui, elle peut durer d'un à trois ans. Autrefois, les rituels de la demande en mariage exigeaient simplement que soient présents les proches du fiancé et la personne qu'il avait choisie pour faire la demande et l'accompagner chez les parents de sa fiancée. Les parents du jeune homme n'entraient qu'après que l'accord avait été prononcé par la famille de la jeune fille. Le lien entre les deux familles s'établissait d'abord par l'intermédiaire d'un médiateur, puis devenait effectif au moment de la demande en mariage, qui réclamait la présence de l'entourage masculin du jeune homme, avec le médiateur et quelques amis choisis. On se réunissait au domicile des parents de la jeune fille, les proches du fiancé apportaient une grande provision de qat, que l'on consommait avec les parents de la jeune fille, puis venaient les cadeaux destinés à la fiancée. Les femmes n'assistaient pas à ces rituels. La formule pour la demande était *jīnākum xātibīn rāḡibīn bintukum li-bnanā lā tiruddūnā xāyibīn*, « nous sommes venus pour demander en mariage votre fille pour notre fils, ne nous donnez pas une réponse décevante ». Bien entendu, la réponse était déjà acquise : *ahlan wa-sahlan wayn ṣa-nilāḡī miṭlakum w-antū xīrat an-nās wa-xīr al-ansāb*, « bienvenue, nous ne saurions trouver [des gens] aussi bien que vous, puisque vous êtes les meilleures des personnes, issues des meilleures familles ».

Pour annoncer les fiançailles, on commence par une bénédiction en disant : *yijṣal fī ḍālik xayr wa-yitimmahā ṣalā xayr*, « que Dieu fasse de cela un bien et le mène à

bien ». On répond *āmīn* ou *mabrūk*, *alf mabrūk*, sur quoi l'autre partie déclare : *aḷḷāh yibārik fikum*.

Si les fiançailles sont rompues, c'est le médiateur qui s'est chargé de la demande qui vient l'annoncer, et les parents de la jeune fille versent un dédommagement financier (*baslih*) si la rupture est de leur fait. Dans le cas où c'est la famille du jeune homme qui rompt les fiançailles, les parents de la jeune fille ne doivent rien, et les cadeaux reçus par leur fille ne sont pas restitués. Le refus est ainsi exprimé au médiateur : *sāmiḥūnā ġarr mā biš naṣīb*, « pardonnez-nous, tu n'as pas eu de chance » ; il répond *issah mā biš šī*, *ša-yisaxxir-luhum aḷḷāh wa-lakum*, « ce n'est rien, que Dieu pourvoie à leur service et au vôtre ».

Le mariage

La société sanaanie accorde une grande importance au mariage. C'est l'événement qui fonde le statut social de l'individu, homme ou femme. On dit que « le mariage est la moitié de la religion ». On considère donc que le célibataire n'a pas accompli son devoir religieux ; il se retrouve marginalisé, en tant qu'individu qui n'assume pas ses obligations sociales. Pour féliciter le marié ou la mariée et pour exprimer sa joie, on dira *dām aḷḷāh s-surūr*, « que Dieu fasse durer le bonheur ». La réponse attendue est *surūrṅā wa-surūrḱum dāyim*, « que notre bonheur et le vôtre soient durables », ou encore *surūran dāyim*, « d'un bonheur durable ». Aujourd'hui, beaucoup disent *mabrūk*, à quoi le marié ou la mariée répond *aḷḷāh yibārik fikum / fik / fiš* (mpl, ms, fs respectivement). À la famille de l'époux ou de l'épouse, on adresse *aḷḷāh yitimmahā ṣalā xayr*, « que Dieu mène les choses à bien », la réponse étant *lanā wa-lukum*, ou *ṣalaynā wa-ṣalayḱum*, « pour nous et pour vous », ou encore *l-al-jamīš*, « pour tout le monde ». Cette formule et les réponses citées ici s'emploient aussi bien pour un mariage ou des fiançailles que pour l'achat d'un nouveau bien.

Le moment où la mariée quitte le domicile de ses parents est considéré comme un moment de tristesse, au cours duquel on adresse à la mère une formule de consolation : *raṣā ḷḷāh al-ġāyibih*, « que Dieu garde l'absente » ; la réponse de la mère est : *wadaṣtahā ḷḷāh*, « je l'ai confiée à Dieu ». Ce type de formules s'apparente à celles qu'on adresse à quelqu'un dont un des proches est en voyage. Quand une femme salue la mariée, elle lui dit : *mabrūk*, *aḷḷāh yistiriš wa-yisaxxir-liš*, *aḷḷāh yitimmahā lukum ṣalā xayr wa-yiddī lukum aḱ-durriyyih ṣ-ṣāliḣah wa-n-nasamiḣ t-tayyibih*, « félicitations, que Dieu te protège et pourvoie à ton service, que Dieu mène les choses à bien, qu'il vous donne des enfants bien portants et honnêtes, et une bonne descendance ». La mariée répond : *āmīn*, *aḷḷāh yibārik fikum wa-yiḣfaḱum*, « ainsi soit-il, que Dieu vous bénisse et vous garde ».

Pour une naissance

La naissance est le plus heureux des événements attendus dans une famille, et l'assurance que la lignée se perpétuera, surtout si le nouveau-né est un garçon. La naissance d'un garçon est particulièrement bien accueillie quand il vient après plusieurs filles. On dit dans ce cas : *jannih malān ad-dunyā wa-l-ḣamdu li-ḷḷāh ṣalā l-ṣāfiyyih wa-yiḣannīḱum mā ḣaṣal*, « [je vous souhaite] un paradis grand comme le monde, Dieu soit loué pour ce bonheur et qu'il en fasse pour vous un bienfait » ; la réponse est *aḷḷāh yiṣāfikum wa-yiḣannīnā wa-yiḣannīḱum*. Aujourd'hui on dit aussi *jannih malān ad-dunyā wa-mabrūk ḳalf mabrūk* (réponse : *aḷḷāh yibārik fikum*).

Si le nouveau-né est une fille alors que l'on espérait un garçon, on dit *al-ḥamdu li-llāh ḥīn gadiš ba-xayr wa-kull mā yiddī allāh ḥālī, wa-ḥayyā bih*, « Dieu soit loué, puisque tu vas bien et que tout ce que Dieu donne est bon, bienvenue à lui ». La mère répond *lih al-ḥamd wa-š-šukr ṣalā mā ddā*, « qu'il soit donné et remercié pour ce qu'il a donné ».

Au père et à son entourage on dit *yihannīkum mā ḥaṣal* (réponse : *yihannīnā wa-yihannīkum*). On dit aussi aujourd'hui *mabrūk ḡalf mabrūk* (réponse *allāh yibārik fikum / fik / fiš*).

Commence alors pour la mère une période de quarante jour qui se termine par ce que l'on appelle *al-wafā*, « l'accomplissement ». On dit à la mère ou à son entourage *wafā l-ṣāfiyih*, la réponse étant *allāh yiṣāfinā wa-yiṣāfikum*.

À l'occasion d'une naissance, on offre un présent appelé *binn*, constitué d'aliments solides ou liquides destinés à être partagés entre les parents et amis de la mère. La maîtresse de maison, que ce soit l'accouchée elle-même ou sa mère, remercie ; on lui répond *xayr allāh*.

La mort

Assister les gens lors du décès d'un proche et leur présenter ses condoléances est une obligation absolue, à laquelle on ne peut se soustraire à moins d'un impératif indiscutable. Les condoléances durent trois jours chez les hommes et onze jours chez les femmes, si le défunt est un adulte, de sexe masculin ou féminin. Si c'est un enfant, elles durent trois jours seulement chez les femmes. Les hommes se rassemblent pour emporter le corps au cimetière, l'enterrer et prier ; puis c'est au cimetière que les condoléances sont présentées. On dit par exemple : *ṣazzam allāh ḡajrukum wa-riḥim allāh mayyitkum*, « que Dieu accroisse votre récompense et qu'il prenne vos morts en miséricorde », à quoi l'on répond : *ṣaššar allāh xutākum*, « que Dieu décuple vos pas¹¹ ». Ensuite, la famille du défunt offre, dans les familles aisées, un repas à ceux qui veulent. Dans les familles pauvres, on invite juste ceux qui ont assisté à l'inhumation et les proches. Durant les onze jours de deuil, on ne fait pas d'invitation, et les proches et les amis apportent à manger aux parents du défunt en signe de compassion.

Les condoléances pour la mort d'un enfant en bas âge sont : *miṣawwad, wa-ṣazzam allāh lukum al-ḡajr*, « que Dieu le remplace, et qu'il accroisse votre récompense ». On répond *al-ḥamdu li-llāh* ou *al-ḥamdu li-llāh ṣalā kull ḥāl*. Si le décès est survenu à l'âge adulte, on adresse les paroles suivantes : *ṣazzam allāh ṣalaykum al-ḡajr, w-allāh yiṣsum gulūbkum, wa-riḥim mayyitkum*, « que Dieu accroisse votre récompense, qu'il préserve vos cœurs et prenne vos morts en sa miséricorde » ; la réponse est *ṣaššar allāh xutākum*, « que Dieu décuple vos pas », à quoi l'on réplique : *xutānā fi l-jannah*, « nos pas sont au Paradis ».

Pour demander à l'assemblée de réciter la Fātiḥah afin d'invoquer la miséricorde divine sur le défunt, l'un des assistants déclare : *fūtiḥū li-n-nabī wa-li-rūḥ an-nabī wa-ḡālih wa-li-rūḥ al-mintagil ḡilā raḥmati llāh, allāh yirḥamhum wa-yirḥamnā wa-yirḥam al-wuḡūf bayn yadayh w-illī ṣānahum yiṣṭinānā w-illī laṭaf buhum yiḷuf banā wa-yiṣṭinānā ṣalā mā sārū ḡilayh, wa-yiṣṣal gubūrhūm rawḡ min riyāḡ al-jannah lā*

¹¹ Puisque chacun des pas qu'on fait en assistant aux funérailles est compté comme une bonne action.

yijʕalḥā ḥuʕriḥ min ḥuʕar an-nār, « dites la Fātiḥah pour le Prophète et pour l'âme du Prophète et de sa famille et pour l'âme de celui qui s'en est allé vers la miséricorde de Dieu, que Dieu les prenne en sa miséricorde, eux et nous quand nous serons devant lui, qui leur vient en aide nous vient en aide, et qui leur fait du bien nous fait du bien, qu'il fasse de leur tombeau un jardin du Paradis et non une fosse de l'Enfer ». Après avoir entendu cette formule, l'assistance récite la Fātiḥah à voix basse.

Les femmes qui ont leurs règles ou qui viennent d'accoucher – vu qu'elles ne peuvent faire la prière – se lèvent et répètent dix fois de suite *astaḡfiru llāḥ al-ḥazīm wa-ḥatūb ḥilayḥ*, « je demande pardon à Dieu et lui présente mon repentir », ou encore *subḥān aḷḷāḥ wa-l-ḥamdu li-llāḥ wa-lā ḥilāḥa ḥillā llāḥ wa-li-llāḥi l-ḥamd* ; elles peuvent aussi adresser une prière sur le Prophète en disant *aḷḷāḥumma ṣalli ḥalā muḥammad wa-ḥalā ḥalih wa-āṣḥābih wa-ḥazwājih wa-ḥurriyyātih*, cette dernière formule étant prononcée lorsque c'est l'assemblée des femmes qui récite la Fātiḥah.

Les condoléances varient selon la personnalité du défunt. Par exemple, à une mère qui a perdu son enfant, on dit *aḷḷāḥ yiḥṣum galbiš al-wildī muṣawwaḍ*, « que Dieu préserve ton cœur, l'enfant sera remplacé », la réponse étant *al-ḥamdu li-llāḥ ḥalā kull ḥāl*, « gloire à Dieu quoi qu'il en soit ». Ou bien l'on dit *aḷḷāḥ yirḥamih wa-yijʕalih fī jannāt an-naṣīm ṭayr min ṭuyūr al-jannah*, « que Dieu lui soit miséricordieux et qu'il fasse de lui un des oiseaux du Paradis », à quoi l'on répond *al-ḥamdu li-llāḥ*. Mais si le mort est âgé, on dira *lā budd min al-mawt, aḷḷāḥ yiḥṣum gulūbkum, ḥum as-sābigīn wa-naḥnu l-lāḥigīn*, « on ne peut échapper à la mort, que Dieu préserve votre cœur, ils sont partis les premiers et nous les suivons ». Pour le décès d'un père ou d'une mère, on dit à la fille *aḷḷāḥ yiḥṣum galbiš yā bintī, mā biš miṭl al-ḥumm / al-ḥab*, « que Dieu préserve ton cœur, ma fille, rien ne vaut une mère / un père ».

Les milieux fondamentalistes usent d'une seule formule de condoléances : *ḥazzam aḷḷāḥ ḥajrakum*, la réponse attendue étant *jamiʕan ḥin šāḍ aḷḷāḥ*.

Lorsqu'on évoque le défunt, on ajoute *aḷḷāḥ yirḥamih*, et l'autre interlocuteur répète *aḷḷāḥ yirḥamih*, « Dieu lui soit miséricordieux ». Lorsque l'on passe à table dans la maison du défunt, où sont invités les gens venus présenter leurs condoléances ou accompagner le corps au cimetière, l'hôte leur dit *jābaratukum al-ḥaḥiyih*, « que le salut vous reconforte » et les invités répondent *aḷḷāḥ yiḥaḥfikum*.

Les excuses en cas d'absence

Ne pas assister à une obligation sociale nécessite de s'excuser. Quand il y a eu une averse, on dit *sāmiḥūnā mā gadarnāš nijī ṣindakum gad al-maṭar xayr ḡātiṣ*, « excusez-nous, nous n'avons pas pu venir, la pluie est le meilleur des empêchements » (car la pluie est considérée comme une grâce divine) ; on répond *misāmiḥīn*, « vous êtes excusés » (*misāmiḥ, misāmiḥah* : ms, fs).

Pour demander pardon d'une absence à quelque occasion de fête, on dit *sāmiḥūnā ḥalā t-taḡṣīr*, « pardon pour ce manquement » ; on répond *misāmiḥ*, ou bien *aḷḷāḥ yisāmiḥak wa-yibrīk*. Aujourd'hui, on adopte l'expression *al-ḥaḥw minnak*, à quoi l'on répond *ḥādī, mā biš wa-lā ḥājih* ou bien *mā biḥ ṣay*, « ce n'est rien ».

Quand quelqu'un s'excuse de n'avoir pas participé à une noce à laquelle il était invité, il dit : *sāmiḥūnī, mā gadart-š aḥī* ou *al-ḥaḥw minnak mā gadart-š aḥī*, « pardon, je n'ai pas pu venir » ou *yihṣab aḷḷāḥ wa-ḥnā jīnā*, « puisse Dieu estimer que je

suis venu » ou *sāmiḥūnā ḥīn mā jīnā-š ʕindakum* ; on doit alors donner une excuse pour expliquer son absence. La réponse est : *masmūh yiḥsab aḷlāh wa-gad jūt / masmūḥīn yiḥsab aḷlāh wa-gad jūtū*, « vous êtes excusés, puisse Dieu estimer que vous êtes venus ».

Face aux tabous et interdits

S'excuser pour un écart par rapport aux convenances

Lorsqu'on emploie un mot jugé grossier, tel que *himār* « âne », *xarā* « merde », *gaḥbih* « putain », *maxnūt* « pédé » ou *mustarāḥ* « lieux d'aisance », ou si l'on mentionne un acte relevant du même champ lexical (*xarā* « chier », *fasā*, *ḍaraṭ* « péter »), alors on dit, au lieu par exemple de *fī l-mustarāḥ*, « aux toilettes », *ḥāšīk fī l-mustarāḥ*, « – sauf votre respect – aux lieux d'aisance » chez les femmes et, chez les hommes, *ʕazz aḷlāh gadrak fī l-mustarāḥ*, « – que Dieu rende votre valeur précieuse – aux lieux d'aisance ».

On peut remplacer certains mots dans le cours de la conversation ; par exemple, au lieu de *gaḥbih*, on dira *bi-tsīr fī ṭarīg miš sawā*, « elle suit une mauvaise voie », ou *bi-tsīr fī ṭarīg šūṣah*, « d° ». Au lieu d'appeler un enfant illégitime *al-jāḥil az-zanwih*, « bâtard », on peut dire *jāḥil ligiwh*, « enfant trouvé ». Pour l'homosexuel, on peut dire *b-yiḥibb ar-rijāl*, « il aime les hommes » et, aujourd'hui *b-yixṭā d-dāyirī*, « il fait le tour par derrière ». Au lieu de *xrā*, on dit *fīṣliḥ kabīriḥ*, « la grosse commission », ou *kākī* ; pour *šuwāx*, « urine », on dit *fīṣl ḡarr mā*, « rien que de l'eau » ; on dira de même *yisīr yigḍī ḥājatih*, « il va satisfaire un besoin », ou *yisīr al-ḥammām*, « il va à la salle d'eau », ou *yisīr yiksīr al-marašš*, « il va casser l'arrosoir » ; aujourd'hui, plutôt que *gaḍā ḥājih* « satisfaire un besoin », on dit *fīṣliḥā* « le faire ». On évite carrément d'employer le mot *gaḥbih*.

Chez les femmes, quand on passe devant quelqu'un, ou qu'on lui tourne le dos, ou que l'on passe derrière une femme alors qu'elle est assise par terre, ou bien que l'on veut rentrer aux toilettes, ou encore lorsqu'on veut se faire donner un objet comme le *madfal* (crachoir où l'on crache le jus du qat), on dit *ḥāšīš* ou *ḥāšīkum wa-ʕazz gadrukum*, « sauf votre respect » ; l'autre répond *ʕalā ḥāliš*, « à ton aise », ou *ṭarīg awḡaš*, « c'est plus pratique ainsi ». Pour demander à son voisin de lui passer le crachoir, un homme dit *šānak aḷlāh, idḍī lanā l-madfal*, à quoi l'on répond *min al-ʕayn*, « avec plaisir », ou *mā biš galag*, « il n'y a pas de mal ».

Pour s'excuser d'un lapsus, on dit *sāmiḥūnī mā kān lī b-al-ʕānī*, « pardonnez-moi, ce n'était pas volontaire », la réponse étant *misāmiḥīn* ou *aḷlāh yisāmiḥkum wa-yibrīkum*. Aujourd'hui, on entend de plus en plus *al-ʕafw minnukum* et la réponse *mišṭiyīn wa-ḷlāh yisāmiḥkum* ou *issah iḥnā ixwih / xawāt*, « ce n'est rien, nous sommes frères / sœurs ».

Si l'on a proféré une parole blessante sous l'emprise de la colère et qu'on le regrette, on dit par exemple *jiṣīl-lī maksar* ou *jiṣīl-lī maksar yiksīrīnī* ou *jiṣīl-lī maksar yiksīrīnī wa-yiḥṭulnī*, « que Dieu me cause un cassure qui me casse et me brise » ; l'interlocuteur réplique *yā-sīn ʕalayš*, ou *yā-sīn ʕalayš min al-kasr wa-n-niḥṭāl*, « sois préservée de la cassure ».

Une femme qui oublie de faire quelque chose ou est en retard pour faire quelque chose dit *yaṕaw šallūnī nisīt*, « oh, que [les djinns] m'emportent, j'ai oublié » ; l'autre lui répond *yā-sīn ʕalayš min aš-šalūl*, « sois préservée de l'enlèvement ». On peut dire aussi *yaṕaw wa-ḷlāh innī nisīt*, « oh, tu sais quoi, j'ai oublié », à quoi l'on répond *issah*, « ce n'est rien ».

Quand on fait faire par autrui ce qu'on aurait dû faire soi-même, comme enfile à un enfant ses chaussures ou un vêtement, on dit chez les femmes *ḥāšikum wa-šazz gadrukum*, l'autre répondant *gadrükum šālī*, « votre valeur est élevée » ; chez les hommes, on dit *šazz allāh gadrukum*, la réponse étant *gadrükumšaziz* ou *gadrükum šālī*.

Lorsqu'un homme veut dépasser quelqu'un ou lui passer devant, il dit *bašd idnak*, « après ta permission » ; la réponse est *tfaḍḍal*, « je t'en prie ».

Lorsqu'il manque de temps pour honorer un hôte ou pour assister à une cérémonie à laquelle il était invité, ou lorsque la nourriture est tout juste suffisante dans une réception, le maître de maison dit *gad al-maḥabbih fī l-gulūb*, « l'amitié est dans les cœurs » ; quand il ne peut prendre le temps de saluer tous les invités, il dit *gad at-taḥiyyih fī l-gulūb*, « le salut est dans les cœurs » ; dans un cas comme dans l'autre, la réponse est *misāmiḥ*. Le maître de maison peut aussi dire *iḥmilūnā šalā s-salāmiḥ*, (le sens littéral est obscur) ou *sāmiḥūnā šalā t-taḡšīr* ; on répond *mā biḥ šī, mā biš taḡšīr wa-lā šī, mā šād nāḡiḡ, kullih mawjūd*, « ce n'est rien, il n'y a ni défaut ni rien, rien ne manque, tout y est ».

Douleurs et manifestations corporelles plus ou moins gênantes

Si quelqu'un se plaint d'un mal de tête (*rāsī b-yūjašnī*, « j'ai mal à la tête »), on lui dit *salāmat rāsak min al-wajaš*, « que ta tête soit guérie de la douleur », ou *salā-matak min wajaš ar-rās* ; il répond *allāh yisallimkum wa-yiḡāfikum*. Les femmes emploient l'expression *yā-sīn šalaykum min wajaš ar-rās*, ou *aywih jišīl-lī maksar fiyā wa-lā fikum*, « que Dieu me cause un dommage à moi plutôt qu'à vous », à laquelle on répond *yā-sīn šalayš / šalaykum*.

Si quelqu'un dit *anā jāwiš*, « j'ai faim », les femmes lui répondent *yā-sīn šalayk min al-jūš*, mais les hommes acceptent mal d'entendre quelqu'un, surtout leur fils, se plaindre d'avoir faim.

Si l'on a un renvoi, on doit s'efforcer de rendre la mauvaise odeur imperceptible pour l'entourage, de même que le bruit. On renverse la tête en arrière et l'on met la main devant la bouche, comme pour retenir la mauvaise haleine, puis on lève la main et on l'ouvre en disant *al-ḥamdu li-llāh* ; les autres répondent *yihnā šalā galbukum*, à quoi l'on réplique *allāh yihannikum*.

Pour éternuer, on met la main devant sa bouche, après quoi l'on dit *al-ḥamdu li-llāh* ; les autres répondent *yirḥamkum allāh*, à quoi l'on réplique *yirḥamnā wa-yirḥamkum jamī'an*. Les milieux islamistes disent aussi *al-ḥamdu li-llāh*, avec comme réponse *yuhdīkum wa-yuḡliḥ bālakum*.

Un homme évite de pleurer en public, car ce serait considéré comme un signe de faiblesse et un manque de virilité. Cela peut tout de même se produire dans certaines circonstances douloureuses et inattendues, comme par exemple le décès accidentel d'un fils. Le parent affecté sera alors exhorté par son entourage à se maîtriser et à se soumettre à la volonté divine. Les pleurs sont plus fréquents chez les femmes, car la société tolère qu'elles manifestent leurs sentiments avec moins de retenue que les hommes. On les exhorte cependant aussi à accepter la volonté divine en leur disant *bass, bass šidid, mā fāyidih, iḥmadī llāh wa-škurīh*, « allons, assez pleuré, à quoi cela sert-il ? loue Dieu et remercie-le » ; la réponse attendue est du type *al-ḥamdu li-llāh wa-š-šukru li-llāh*, ou *al-ḥamdu li-llāh šalā kull ḥāl*.

Si quelqu'un tombe et que la chute lui cause une blessure ou simplement de la peur, on invoque sur lui la protection divine en disant *yā ?allāh*, ou *yā ḥāfiḡ, yā*

hāfiz, ou *yā xamsatāh*¹². On dit aussi *yā ṣaliyyāh* pour demander la protection de ṢAlī b. Abī Ṭalib, ou encore *yā rasūl aḷlāh* pour invoquer le Prophète. Si un jeune enfant vient à faire une chute et se met à pleurer, on dit pour le faire taire *gūm laggit al-milḥ*, « rammasse le sel ».

À quelqu'un qui tousse on dit *yā-sīn*. Et à quelqu'un qui s'étrangle en mangeant ou en buvant, on dit *ibsir lā jaddatak*, « regarde vers ta grand-mère », pour l'inviter à tourner son regard vers le ciel, ce qui est censé mettre fin à son malaise passager.

Lors d'un repas entre hommes, si l'on remarque sur le visage ou la barbe d'un des convives quelque trace de nourriture, on l'invite à s'en débarrasser par cette expression allusive : *az-zaby fi l-bustān*, « la gazelle est dans le jardin ». L'intéressé s'essuie alors le visage et dit *bi-l-xams ništādih*, « avec les cinq nous lui faisons la chasse » – il s'agit des cinq doigts de la main.

Si l'on remarque qu'un homme a un pan de son vêtement coincé dans la raie des fesses, on le lui signale par l'expression allusive *al-jamal gāhiṣ*, « le chameau mord ». Il se lève alors pour remettre les choses en ordre, sans avoir à remercier le compagnon qui l'a prévenu, car c'est un devoir de ne pas laisser un homme dans cette situation inconvenante. Si la même chose se produit pour une femme, elle remerciera celle qui l'a prévenue en disant *tislamī*, à quoi il sera répondu *aḷlāh yisallimiṣ, iḥnā xawāt*, « de rien, nous sommes sœurs ». À quelqu'un qui a la braguette ouverte, on dit *bāb al-yaman maftūh*, « Bāb al-Yaman est ouverte », ou *bāb al-mandab maftūh*, « le détroit de Bāb al-Mandab est ouvert »¹³.

Un homme qui laisse échapper un pet dans une assemblée s'efforcera de passer inaperçu, car il n'y a pas d'excuse pour cette situation honteuse ; tandis qu'une femme demandera à ses voisines de l'excuser, en disant *sāmiḥūnī falatat minnī*, « excusez-moi, cela m'a échappé », à quoi l'on répond *issah, ibn ādam ḍaṣīf*, « ce n'est pas grave, l'être humain est faible ». Cette tolérance plus grande viendrait, selon un informateur, du fait qu'on considère que la femme passe par des états physiologiques (règles, grossesse, accouchement) dans lesquels elle ne maîtrise pas son corps, alors que l'homme doit se contrôler à tout moment, puisque son corps n'est pas soumis à ces changements physiques.

Un homme qui est pris de renvoi et rejette ce qu'il a avalé s'excusera en disant *al-ṣafw minnakum* ; on lui répondra *al-ḥamdu li-llāh ṣalā s-salāmih, mā b-yūjaṣak mā bi-ṭhiṣṣ*, « Dieu soi loué tu es sain et sauf, ce n'est pas grave, comment te sens-tu ? ». Une femme, elle, dira *ḥāšikūm, sāmiḥūnī waḷlāh mā kān lī bi-riḍā*, « pardonnez-moi, je ne l'ai pas fait exprès », et on lui répondra *wa-ṣalā ḥāliṣ, aḷlāh yirḥam ḍuṣṣanā, iḥnā ḍuṣṣā*, « ne t'en fais pas, que Dieu prenne pitié de notre faiblesse, nous sommes tous faibles ».

On demande la permission de se rendre aux toilettes en disant *sāmiḥūnī ṣā-sīr aksir al-marašš*, « excusez-moi, je vais casser l'arrosoir ». Cette expression, autrefois réservée aux hommes, est aujourd'hui employée aussi par les femmes.

On dit *naṣīman* ou *naṣīm* (réponse : *aḷlāh yinṣam ṣalaykum*) à quelqu'un qui vient de se laver chez lui. S'il est sur le point de se rendre aux bains publics, on lui dit

¹² Cette expression invoque le secours des cinq figures que sont Muḥammad, ṢAlī, Fāṭimah, al-Ḥasan et al-Ḥusayn.

¹³ Bāb al-Yaman est la plus remarquable des portes de la vieille ville de Sanaa. Bāb al-Mandab est le détroit séparant le Yémen du continent africain.

naṣīm tisbagih ; il n'est pas censé répondre à cette formule. Si on lui dit *naṣīm* alors qu'il revient des bains publics, alors il répond *aḷḷāh yinṣam ṣalaykum b-al-xayr wal-ṣāfiyih*. On dit aussi *naṣīm* à un homme qui vient de se faire tailler la barbe ou couper les cheveux ; il répond de même *aḷḷāh yinṣam ṣalaykum*. On emploie la même formule lorsque quelqu'un vient de se faire faire une saignée.

À une femme sur le point d'accoucher, on souhaite *aḷḷāh yiṣṭiniš*, « que Dieu te soutienne » ; elle répond *aḷḷāh yiṣṭinnā wa-yiṣṭinkum*, « que Dieu nous soutienne et vous soutienne ».

Circonstances particulières de la vie sociale

Pour inviter quelqu'un à déjeuner

De nombreuses cérémonies (mariage, circoncision, funérailles) sont l'occasion d'inviter les proches et les amis. C'est même un devoir. Pendant Ramadan, ou tout simplement pour réunir la famille, ces invitations jouent un rôle social important et montrent le statut social de ceux, hommes ou femmes, qui reçoivent. « Inviter » se dit à Sanaa *yihlif ṣalā...*, « faire jurer », car souvent on fait en sorte que l'invité prête serment, *yihlif*, pour s'assurer de sa présence à la réception. On lui dit *wa-ḷḷāh mā ṣidir mā tijī*, « par Dieu, je t'assure que tu vas venir », ou *ḥarām wa-ṭalāg mā ṣidir mā tijī*. Ainsi, cela devient une obligation pour l'invité, sauf cas de force majeure. L'hôte qui reçoit commence par faire son invitation, en précisant à quelle occasion la réception a lieu. Il dit par exemple *yā ax muḥammad, šarrifūnā yawm al-jumṣah maysūr taṣām al-ḡadā*, « Muḥammad mon frère, honorez donc vendredi ce que [Dieu] nous a donné à déjeuner ». L'autre demande *lilmih, mā maṣākum ?*, « pourquoi, qu'y a-t-il chez vous ? ». L'hôte répond par exemple *wa-ḷḷāh maṣānā wakīrat al-bayt* (la *wakīrih* est le festin organisé à l'occasion de l'achat d'une maison nouvelle). Si la réponse est positive, l'invité dira *marḥaba in šā? aḷḷāh* ; sinon *sāmiḥūnā yā xī wa-kaḥannī jīt*, « désolé, mon frère, c'est comme si je venais », puis il donne son excuse : *maṣānā ṣirs ibn uxtī*, « nous marions mon neveu ».

Chez les femmes, on dira par exemple : *jaw ḡudwih tḡaddaw ṣindanā*, « venez déjeuner chez nous demain », à quoi l'on répond *jat ṣindukum al-ṣāfiyih in šā? aḷḷāh lā ḡadihnā bixayrīn*, « que le salut vienne chez vous, [nous viendrons] s'il plaît à Dieu, si nous sommes en bonne santé », ou *in šā? aḷḷāh lilmih š-ṣuḡlih lilmih t-taṣb*, « s'il plaît à Dieu ; pourquoi vous donner cette peine ? ». La maîtresse de maison reprend : *mā biš taṣb fī šay bikum, niṣābar wa-niṣtamiš*, « nous ne nous donnons aucune peine pour vous, nous discuterons simplement en votre compagnie » ; et l'invitée : *ṣindukum al-ṣāfiyih*, ou *in šā? aḷḷāh ṣindakum al-ṣāfiyih*.

Quand on va manger chez quelqu'un sans avoir été nommément invité, l'usage est d'apporter un cadeau, appelé *badwat aḡ-ḡayf*.

Accueillir un invité

L'hospitalité est une valeur sociale primordiale et l'accueil un des traits de la politesse traditionnelle. Le maître de maison accueille ses invités à l'entrée et les raccompagne lors de leur départ. Lors de leur arrivée, il leur dit *ahlan wa-sahlan wa-ḥayyā ḷḷāh man jā*, « bienvenue, que Dieu donne la vie à qui arrive », ou *ahlan wa-sahlan faḡw al-ṣayn wa-r-rās, taḡḡalū* ; on répond *aḷḷāh yihayyīkum*, ou *zād aḷḷāh faḡḡlakum*, ou *biḡītum*, ou encore *ḥayyā l-bayt w-ahlih*, « que Dieu donne la vie à la maison et qui l'habite » ; l'hôte peut renchérir sur cette dernière formule : *ḥayyā*

man daxalih, « que Dieu donne la vie à qui y entre ». Dans la société masculine, quand il y a plus d'un invité, on voit un invité arrivé en premier accueillir les suivants.

Les femmes accueillent en disant *ḥayyā ḥayyā malān ad-dunyā*, à quoi l'on répond *lukum ḥayāt ad-dunyā*, ou *lukum al-ḥayāh wa-l-bagā*.

Aux invités qui arrivent au cours du repas, on dit *ahlan wa-sahlan, jītū fawg al-ṣayn wa-r-rās, itgaddaw wa-yihnā*, ou *ḥayyā lukum al-ḥayāh fawg ṣiyūnanā wa-rūsānā* ; une invitée répondra *ḥayyākum allāh wa-yijbirkum bi-rijālakum wa-bārak fikum wa-mayyazatkum al-ṣāfiyih* ; la maîtresse de maison réplique : *allāh yiṣāfikum*. Durant le repas, on doit s'assurer que les invités mangent bien et les encourager en disant *kulū wa-yihnā*, ou *yihnā bi-l-ṣāfiyih* ; ils répondent *allāh yihannikūm wa-yibgikūm*. À la fin du repas, l'invité dit *al-ḥamdu li-llāh, kattar allāh xayrukūm*, et l'hôte insiste pour qu'il mange encore : *amānih law mā akaltū*, « je vous conjure de manger », l'invité répondant *silimtū al-ḥamdu li-llāh*. Quand il a fini de manger, l'invité remercie à nouveau : *al-ḥamdu li-llāh, kattar allāh xayrukūm wa-wassaṣ allāh naṣimkūm* ; l'hôte répond *xayr allāh maṣākūm*. L'invité prend congé en disant *kurumtū wa-silimtū wa-ḡinītū bi-ḡināh* ; le maître de maison répond *karāmih saḥīlih*. Aujourd'hui, dans les milieux islamistes, on dit *aṣṭar ṣindakūm aṣ-ṣāḍimūn wa-ḡakal ṭaṣāmakūm al-abrār, wa-waṣalat ṣindakūm al-malāḡikah wa-ḡaṣar allāh lakūm*, « que ceux qui suivent le jeûne le rompent chez vous, que les purs mangent de votre pain, que les anges vous rendent visite et que Dieu vous pardonne », à quoi l'on répond *wa-lakūm miṭl ḡālik*, « pareillement ».

Si quelqu'un arrive à l'improviste, on lui sert à manger avec les invités, et le maître de maison l'accueille : *irḥabū ṣalā l-hāṣil*, « vous êtes le bienvenu [pour manger] ce qu'il y a [même si c'est peu] ».

On doit demander à son hôte l'autorisation de se retirer (*astaḡḡinkūm*, diront les hommes ; plutôt *xāṭirkūm* chez les femmes) ; cette autorisation est appelée *ṣaṣah*. La maîtresse de maison dit au revoir à ses invitées : *ḥayyā, lukum al-ḥayāh, wa-sāmiḡhūnā lā ḡaṣṣarnā maṣākūm fi ṣayy*, « que Dieu vous donne la vie, pardonnez-nous tout manquement de notre part envers vous ». Les invitées répondent : *liš ḥayāt ad-dunyā, mā ḡaṣṣartī-ṣ fi ṣayy, mayyaztīnā mayyazatiṣ al-ṣāfiyih*, « que Dieu te donne toute la vie du monde, rien n'a manqué, tu nous as honorées, que le salut t'honore ».

Le manger et le boire

On se lave les mains avant et après le repas, et on mange avec la main droite. Avant de commencer à manger, on doit dire *bi-smi llāh* ou *bi-smi llāh ar-raḡmān ar-raḡīm*. En quittant la table, on rend grâce à Dieu : *al-ḥamdu li-llāh (raḡb al-ṣālamīn (yihṣaḡhā niṣmiḡ min az-zawāl))*. Si l'on trouve quelqu'un en train de manger, on doit lui dire *bi-l-hanā wa-ṣ-ṣiṣfā* ; il répond *allāh yihannik*. Celui qui mange se doit de proposer à son interlocuteur de se joindre à lui pour partager son repas, même si, le plus souvent, ce dernier déclinera l'invitation, par exemple en prétextant qu'il a déjà mangé : *al-ḥamdu li-llāh, ṣibiṣt, tiṣlam*, « Dieu soit loué, j'ai assez mangé, merci ». Si un visiteur arrive alors que son hôte est en train de manger, ce dernier l'invite en disant *axwālak yiḡnajūk, jī ṭḡaddā*, « tes oncles maternels

t'aiment [= tu as de la chance¹⁴, tu arrives au bon moment], viens manger » ; le visiteur peut répondre *al-ḥamdu li-llāh, min baṭnī lā baṭnak sāgiyih*, « Dieu soit loué [= non merci], il y a une gouttière de ton ventre au mien » ou *min galbī lā fuḍādī*, « ce qui nourrit mon cœur nourrit mon âme [= c'est comme si tu étais mon cœur] », pour décliner l'invitation ; ces expressions imagées s'emploient entre amis, comme pour signifier que ce qui est mangé par l'un profite à l'autre.

Avant de boire de l'eau, on dit *bi-smi llāh*, et *al-ḥamdu li-llāh* quand on a fini. On doit porter le liquide à sa bouche de la main droite, et s'efforcer de boire en silence. Si quelqu'un demande à boire, on doit lui apporter de l'eau et lui souhaiter *ṣaḥḥah wa-ṣāfiyih* ; il répond *aḷḷāh yihannikum*. Quand plusieurs enfants boivent au même récipient, l'un d'eux dit au premier *ḥālibī ṭālibī baṣḍak*, pour réserver son tour et demander à boire après lui.

Arriver chez quelqu'un

Quand on frappe à la porte

Dans le passé, selon certains informateurs, il n'était pas convenable de demander l'identité de la personne qui frappait à la porte, du moins lorsqu'il y avait des hommes dans la maison, car c'était à eux d'aller ouvrir. Dans le cas où les hommes étaient absents, la femme posait la question : *man ?*, « qui est-ce ? »¹⁵. S'il s'agissait d'une amie en visite, elle disait simplement *iftahū, anā*, « ouvrez, c'est moi », sûre d'être reconnue au son de sa voix sans avoir à faire connaître son prénom à tout le quartier. Il était par ailleurs rare qu'un homme vienne en trouver un autre directement à son domicile, sauf urgence, car les hommes se retrouvaient à la mosquée ou au marché. Si toutefois le visiteur était un homme, les femmes l'identifiaient en regardant à travers une fenêtre, puis l'une d'elles ouvrait la porte au moyen d'une corde attachée au verrou. Le visiteur pouvait demander *al-ṣizzī fī l-bayt ?*, « al-ṣizzī est-il là ? ». Si l'intéressé était absent, on répondait *mā baḥḥad, xaraj, man nigul-luhum ḥīn yijaw ? – gulū-lih aṣ-ṣuḥfī gad jā ṣalā l-waṣḍ*, « Il n'y a personne, il est sorti, de qui dois-je lui annoncer la venue quand il rentrera ? – Dites-lui qu'aṣ-ṣuḥfī est venu au rendez-vous ».

Aujourd'hui, les choses ont changé du fait de la présence d'un interphone à la porte de certaines maisons. Une femme se présentera en mentionnant son mari (*marat fulān*, « la femme d'untel ») ou son fils (*umm fulān*, « la mère d'untel ») afin qu'on lui ouvre la porte. Le visiteur est parfois introduit par un gardien avant d'accéder à l'entrée de la maison.

En entrant dans la maison

Un homme doit toujours prévenir de son arrivée, même à son propre domicile, en disant *aḷḷāh, aḷḷāh, yā ḥaḷḷāh*, et ce dès le rez-de-chaussée, pour donner à une éventuelle visiteuse étrangère à la famille le temps de couvrir son visage. Si lui-même est accompagné d'un ami, il le signale en disant *aḷḷāh, aḷḷāh, ṭarīg*, ou, surtout s'il est très respectueux des croyances, *as-salām ṣalaykum, yā ḥaḷḷāh, yā ḥaḷḷāh*, le

¹⁴ Car on est censé être généralement peu apprécié de ses oncles maternels, à qui l'on risque de disputer une part de leur héritage.

¹⁵ La voyelle de *man* est alors souvent allongée et déformée en direction du timbre [u], comme quand on appelle quelqu'un : [ya ḥmū^ad] pour *yā Aḥmad* !

salut s'adressant dans ce cas aux anges gardiens de la maison.

Lorsqu'une femme entre dans une maison qui n'est pas la sienne, elle se signale en sifflant ou en frappant dans ses mains, ou en criant *yowh yowh, yeyh yeyh, yā hl al-bayt wayn antū ?*, « où êtes-vous, gens de la maison ? ».

Visite à un malade

Rendre visite aux malades fait partie des obligations sociales. On évite d'y aller trop tôt le matin ou trop tard le soir, et on tâche de ne pas s'attarder au-delà d'un quart d'heure. On dit au malade *aḷlāh yišfik wa-yiddī-lak al-ṣāfiyih*, « que Dieu te guérisse et te donne la santé » ; ce dernier répond *aḷlāh yiṣāfik wa-zāratak al-ṣāfiyih*, « que Dieu te garde en bonne santé et que la santé te rende visite ». Pendant la visite, le malade peut inviter ses visiteurs à réciter la Fātiḥah pour demander sa guérison ; pour ce faire, il dit *fūtiḥū šifā wa-dawā wa-difāṣ min kull balā, yišfih wa-yiṣfi kull ṭalīm wa-kull sagīm*, « dites la Fātiḥah pour sa guérison et sa protection contre tout mal, que Dieu le guérisse et guérisse tout homme souffrant ou malade ».

En quittant une malade à qui elle vient de rendre visite, une femme lui dit : *xāṭiriš ṣa-yigīl ṣaṭratiš*, ou *xāṭiriš aḷlāh yišfīs wa-yigīl ṣaṭratiš*, « que Dieu te guérisse et fasse disparaître ton mal », à quoi la malade répond *zāratiš al-ṣāfiyih, aḷlāh yišfīs wa-yiṣāfinī*, « que le salut te rende visite, que Dieu te donne santé et salut ». Les hommes n'emploient pas *xāṭir* : *maṣ as-salāmih, aḷlāh yišfik wa-yigīl ṣaṭratak yā xī* (réponse *aḷlāh yiṣāfik wa-zāratak al-ṣāfiyih*).

Consolation et réconfort

Les formules varient selon la gravité de l'événement qui touche la personne. Si les conséquences ne sont pas trop graves, on dira *gaddar wa-laṭaf*, « Dieu l'a voulu mais il est bienveillant » ou *(al-ḥamdu li-llāh) gaḏā wa-laṭaf*, ou encore *xayr hī ṣawāfi*, dans l'idée qu'un malheur rend plus endurant ; on répond *al-ḥamdu li-llāh, aḷlāh yisallimkum*.

S'il s'agit d'une épreuve importante, comme par exemple une incendie qui aurait détruit la maison ou les biens de la personne à qui on exprime son soutien, on dira *aḷlāh yiṣawwidak ḥīn antū bixayrīn mā l-ḥagg hū b-yiṣawwad*, « que Dieu te le remplace, l'important c'est que vous êtes sains et saufs, quant aux biens matériels, on trouve toujours à les remplacer » ; on répond *al-ḥamdu li-llāh ṣalā kull ḥāl*. À une personne touchée par un préjudice matériel ou moral (comme un divorce), on souhaite *ṣa-yiṣawwidak aḷlāh*, « que Dieu te répare cela », à quoi l'on répond *aḷlāh karīm*, « Dieu est généreux ».

Aux parents d'un enfant frappé d'une infirmité, ou d'une personne victime d'une maladie grave, on adresse la formule suivante, en particulier destinée à la mère : *aḷlāh yišrah ṣadriš wa-yizīdiš guwā wa-ḏiyā wa-yiṣfih wa-yigīl ṣaṭratiḥ wa-yinzur ilayḥ bi-ṣayn ar-raḥmih*, « que Dieu soulage ton cœur, te donne force et clairvoyance, qu'il le guérisse et fasse disparaître son mal et jette sur lui un regard miséricordieux » ; on répond : *āmīn wa-l-ḥamdu li-llāh ṣalā kull ḥāl, aḷlāh yinzur ilayḥ bi-ṣayn raḥmatih*.

Lors d'un départ en voyage

Jusqu'à une période récente, les voyages étaient considérés comme un péril pour le voyageur et une épreuve pour ses proches. La coutume exigeait des parents et voi-

sins qu'ils viennent en délégation faire leurs adieux à celui qui partait (les femmes voyageaient rarement). Pour souhaiter bonne route, on disait : *ʕa-yijʕalhā safrat al-ʕāfiyih* (réponse : *allāh yiʕāfikum*), ou l'on faisait ses adieux au voyageur en disant *allāh yikūn fī ʕawnak*, *allāh yigābil gubūlak*, *allāh yixdīl ʕaduwwak*, *allāh yisahhil-lak kull ʕarīg*, *allāh yijʕal lak aʕ-ʕaʕb sahl*, « que Dieu t'assiste, qu'il veuille bien t'accepter, qu'il fasse échouer tes ennemis, qu'il t'aplanisse le chemin et te fasse franchir les obstacles », (réponse : *āmīn*), ou encore *waddaʕtakum wadʕ lā yidʕ*, *allāh yihʕakum wa-yihāfiʕ ʕalaykum min sū wa-makrūh wa-yihʕakum ʔayn mā sirtū wa-ʔayn mā jītū wa-yisaxxir-lukum fī kull ʕarīg ʕadīg wa-jīʕilkum min al-ʕāyizīn al-mustabʕirīn bi-ligāʔi llāh wadʕ lā yidʕ*, « je vous recommande à un garant qui n'égare point, que Dieu vous protège et vous garde de tout mal et de tout désagrément, qu'il vous protège où que vous alliez, qu'il vous ménage un ami sur chaque chemin, qu'il vous mette au nombre des victorieux qui se réjouissent de rencontrer Dieu », (réponse : *waddaʕtukum allāh*, « je vous recommande à Dieu »).

Aujourd'hui, les voyages sont plus faciles, et la cérémonie des adieux s'est allégée. On dit *ʕa-yijʕalhā sīrat al-ʕāfiyih*, à quoi l'on répond *allāh yiʕāfikum*. On continue cependant à reconforter les proches du voyageur en leur adressant à chaque rencontre *raʕā llāh ʕalā l-ġāyib*, « que Dieu garde l'absent » ; ils répondent *waddaʕtukum allāh*.

Lorsque le voyageur est de retour, on s'empresse d'aller le saluer et d'adresser des félicitations à sa famille. On dit *yihnikum jayyat al-ġāyib*, « que Dieu vous rende profitable la venue de celui qui était absent », la réponse étant *yihnnā wa-yihnikum kull xayr*. On peut dire aussi *al-ḥamdu li-llāh ʕalā salāmat al-ġāyibīn*, « Dieu soit loué, les absents sont revenus sains et saufs », à quoi l'on répond *allāh yisallimak*, « que Dieu te garde sain et sauf ». Les femmes peuvent dire *raddih min baʕd*, « vous revenez de loin », à quoi le voyageur répond *ḥājih mungaḍiyih*, « mon entreprise a atteint son terme ». On dit aussi *jayyat al-ʕāfiyih* (réponse : *allāh yiʕāfinā wa-yiʕāfikum*). Aujourd'hui, on se contente souvent de *al-ḥamdu li-llāh ʕalā s-salāmih*, à quoi l'on répond *allāh yisallimkum wa-yiʕāfikum*.

Avec le téléphone, les moyens de transport individuels ou collectifs, c'est souvent le voyageur qui annonce qu'il est arrivé à l'aéroport, ou bien au contraire qu'il va monter dans l'avion. Celui qui part en voyage dit par exemple *gadihnā ḍalḥīnih fawg at-tayyārih*, « ça y est, nous sommes dans l'avion » ; on lui répond *ʕa-yihʕakum al-bārī min kull ʕarr wa-makrūh wa-yihāfiʕ ʕalaykum*, « que le Créateur vous garde de tout mal et qu'il vous protège ». Ou, après l'atterrissage, le voyageur téléphone à ses proches pour les rassurer en leur disant *al-ḥamdu li-llāh gad wuʕult*, « Dieu soit loué, je suis arrivé » et on lui répond *wuʕulat al-ʕāfiyih*, *al-ḥamdu li-llāh ʕalā s-salāmih*, « que la santé arrive, Dieu soit loué tu es sain et sauf ».

Après une longue absence

Après une longue séparation, on fait mine de faire des reproches à celui qui s'est absenté : *ʕayn an-nās*, *ʕād antū ḥabībī arkan*, « où sont les gens de bien ? vous êtes l'ami sur lequel je m'appuie ». On dit aussi *wayn al-ġaybiḥ*, *mā ḍā l-gaswih*, « où étiez-vous parti, pourquoi nous avez-vous traités si durement ? ». La réponse peut être *sāmihūnā wallāh innihnā miġaʕsirīn garr ad-dunyā maʕāġil gad antū dāriyīn*, « excusez-moi, c'est de ma faute, mais vous savez comme est la vie, on est occupé ». Quand quelqu'un revient après être resté longtemps sans donner de nouvelles,

on lui dit *wayn an-nās, wayn al-ġaybiḥ, al-ḥamdu li-llāh ṣalā s-salāmih, wa-ṣāš man šāfiš* ; l'autre peut répondre *fī d-dunyā*.

Pour reprocher à un ami une longue absence, on lui dit *jī ṣindanā wallā mā tištīš*, « viens donc nous voir – ou peut-être que tu ne veux pas ? » ; il répond *ṣa-tijī ṣiyūnī*, « mes yeux viendront », c'est-à-dire « c'est promis ».

L'échange de cadeaux

Les événements familiaux sont souvent accompagnés de cadeaux. On offre un cadeau aux mariés (*riḥā*), à une femme qui vient d'accoucher (*farḥah*), aux proches d'un défunt (*mijābarih*). Ces présents sont considérés comme une dette que l'on sera amené à rembourser, et l'on dit : *jamanih bi-jamanih wa-gawzabih bi-gawzabih*, « café pour café et causette pour causette¹⁶ ». On remercie le donateur en disant *kattar xayrukum, lilmih aš-šugliḥ, mā štī llā ṣāfiyatikum*, « que Dieu augmente votre bien, pourquoi vous être donné cette peine, je ne veux que votre salut » ; il répond *xayr aḷlāh mā biš šugliḥ*, « le bienfait vient de Dieu, je ne me suis donné aucune peine ». Chez les femmes, on s'offre, à l'occasion d'une naissance ou d'un mariage, de la nourriture ou du café – à boire ou en grains – et on dit *lilmih aš-šugliḥ, islamū*, « pourquoi vous être donné cette peine, merci », à quoi l'on répond *silimtū l-ṣanā, mā biš šugliḥ wa-yihnā bi-l-ṣāfiyih*, « soyez gardée de tout mal, je ne me suis donné aucune peine, que cela vous fasse du bien [quand vous le mangerez / boirez] ». On peut dire aussi *kattar xayriš malān ad-dunyā, wallāh mā štī llā ṣāfiyatīš*, « que Dieu augmente ton bien plein ce bas monde, par Dieu je ne veux que ton salut », la réponse étant *xayr aḷlāh, wa-ḷlāh inniṣ ṣa-tjirriḥā*, « les bienfaits viennent de Dieu, mais si, te dis-je, tu vas le prendre ».

Pour offrir des fleurs ou un autre présent parfumé (roses, basilic, encens, parfum)

Quand on offre à quelqu'un un cadeau qui sent bon, ou quand on allume pour lui de l'encens, ou encore quand on vaporise vers lui un parfum, on dit *ṭayyab aḷlāh awgātkum wa-riḥim wāliḍaykum*, « que Dieu embellisse vos jours et prenne vos parents en miséricorde » ; il répond *wāliḍaynā wa-wāliḍaykum*, ou *jamiṣan*. Celui qui reçoit l'offrande peut adresser ses remerciements en employant la formule *akramakum aḷlāh*, la réponse étant *karāmih saḥīlih*.

Lorsque l'on sent un parfum agréable, l'usage est d'adresser une prière sur le Prophète : *aḷlāhumma ṣalli wa-sallim ṣalā muḥammad wa-ṣalā ḡālih*.

Qat et tabac

Un geste d'affection fréquent consiste à offrir du qat à un compagnon dans une assemblée. Lorsqu'une femme offre du qat à une amie, en tête-à-tête ou dans une compagnie, elle en fait un bouquet qu'elle met dans un mouchoir ou un sac en plastique, et le lance de façon à ce qu'il atteigne le giron de son amie. Il n'est pas d'usage de refuser du qat, sauf si l'on n'en consomme jamais. Celle qui reçoit le cadeau remercie la donatrice en disant *tislamū, lilmih tišḡalū naḥsakum*, « merci, pourquoi vous donnez-vous de la peine ? » ; cette dernière réplique *aḷlāh yisallimīš*,

¹⁶ *jamanih* est l'ancienne cafetière en terre cuite ; *gawzabih* est le nom d'action du verbe *gawzab*, « s'asseoir ».

hayyā, jirrī hū garr ṣūdī, « que Dieu te garde, allons, prends-le, ce n'est qu'une brindille ». Chez les hommes, le qat est offert de la main à la main, ou bien lancé là aussi. Celui qui le reçoit dit, par exemple, *tikramū*, à quoi est répondu *karāmih sahlīh*.

Quand on fume le narguilé (*madāṣah*), les premières bouffées sont réservées à celui qui place le charbon de bois (*sūd* ou, une fois qu'il est allumé, *jamr*) sur le tabac (*tutun*), après avoir humecté ce dernier avec de l'eau et bourré le foyer. C'est une façon de le remercier et de lui faire honneur ; on dit *man jammār ṣammār*, « c'est celui qui a préparé le charbon qui amorce le narguilé ». Pour passer le bec du narguilé à son voisin, on évite de le faire de telle sorte qu'il pointe en sa direction, ce qui serait inconvenant. On replie au contraire dans sa main le tuyau le long du bec, et on le tend ainsi recourbé. Le voisin remercie en disant *akramak aḷlāh* ou *tislam*. Cette situation ne requiert pas davantage de politesses, dans la mesure où l'on considère que c'est le maître de maison qui met son tabac à la disposition des invités. Il en va différemment pour le qat, où chacun vient avec sa provision.

Au narguilé collectif (*madāṣah*), on substitue souvent aujourd'hui des narguilés individuels (*ṣīṣih*), d'usage récent au Yémen. On peut le partager avec son voisin, auquel cas on lui tend le tuyau de la même façon que pour la *madāṣah* ; les formules de remerciement sont les mêmes. Lorsque l'on partage une cigarette, on la tend à son voisin en dirigeant vers lui le bout non allumé. Si l'on fait passer un briquet, on le tend à son voisin en le posant à plat dans la main, sans le lancer.

Quand on passe à proximité de gens au travail

On doit saluer et encourager ceux qui travaillent. Les hommes disent *yā muṣīn*, « ô toi qui aides [= Dieu] », et les travailleurs leur répondent *yiṣīnanā wa-yiṣīnakum ajmaṣīn*, ou *yiṣīnanā ajmaṣīn*. Les femmes, elles, disent au passage *lukum al-guwā wa-d-diyā*, « à vous force et clairvoyance », et on leur répond *wa-lukum al-ṣāfiyih* ou *yigawwī l-jamīṣ*. Lors du grand ménage de la maison (*nuffād*) qui a lieu au moment de l'Aïd ou au début du mois de Ramadan, on dit à la ménagère *nuffād al-ṣāfiyih* ; elle répond *aḷlāh yiṣāfikum*.

Lorsqu'on est pressé par la foule dans un lieu public

Pour demander aux gens qui se pressent de s'écarter afin de gagner un peu d'espace, on dit *al-fsaḥ fī-l-gulūb*, *aḷlāh yihfazkum*, *skah ifsaḥū-lī šuwayyih*, « c'est dans les cœurs qu'on doit être à l'aise, que Dieu vous garde, s'il vous plaît, faites-moi un peu de place ».

« Philippine ! » ou la tradition dite *ḡuṣn as-salām*

Il s'agit d'une coutume répandue à Sanaa et dans les régions tribales du Nord, par exemple Arḥab. Si quelqu'un trouve un fruit composé de deux fruits jumeaux accolés, il jette à l'assistance l'une des deux moitiés en disant *ḡuṣn as-salām*, *ṣalaykum as-salām*, puis il s'enfuit en courant. Une personne se lance alors à sa poursuite et, si elle le rattrape, se met alors à le frapper ou à lui lancer sa moitié de fruit. Si elle ne parvient pas à le rattraper, elle devra l'inviter à manger ou lui offrir un vêtement (*kiswih*).

Comportements religieux et fêtes

La société sanaanie est empreinte de religiosité et l'on ne manque pas une occasion de rappeler son adhésion à l'islam (ou au judaïsme, au temps où la communauté juive yéménite était encore nombreuse). Si, lors d'une noce ou d'une assemblée quelconque, l'appel à la prière (*aḍan*) retentit au milieu d'un chant ou d'une interprétation instrumentale, les musiciens s'arrêtent et attendent que s'achèvent l'*aḍan*, la reprise de l'*aḍan* par l'assemblée en même temps que le muezzin (éventuellement remplacée par la formule *allāhu ʔakbar, ʔadag al-ḥagg*), ainsi que la prière elle-même. Une citation du *ḥadīṭ* ou une discussion autour d'un sujet religieux seront accompagnées de la formule *ʔallū ʔalā n-nabī*, à quoi l'on répond *ʔalayh aḍdal aʔ-ʔalāh wa-s-salām*, ou *allāhumma ʔalli ʔalā muhammad wa-ʔalā ʔālih*. Si l'on assiste à une récitation de la *Fātiḥah*, on doit la réciter en même temps ou se taire. On doit aussi faire silence pendant la récitation du Coran.

Passer près d'un cimetière exige que l'on récite la *Fātiḥah* pour les morts et que l'on prononce la formule *antum as-sābigūn wa-naḥnu l-lāḥigūn*, « ils sont partis en premier et nous les suivons », ou *allāh yirḥamkum*, « que Dieu vous prenne en pitié ». Lorsque l'on évoque une personne défunte, on ajoute *allāh yirḥamih*, « que Dieu le prenne en pitié », et l'assistance répond *allāh yirḥamih*.

Le jour sacré du vendredi, les musulmans se saluent en disant *jumʕah mubārakah*, « vendredi béni », et répondent *allāh yibārik fikum*, « que Dieu vous bénisse », ou *ʔalā l-jamīʕ*, « pour tout le monde ». À celui qui est en train de prier on dit *ḥaraman in ʔāʔ allāh*, ce qui signifie qu'on lui souhaite de prier dans l'enceinte sacrée (*haram*) de la Mecque ; il répond *jamīʕan in ʔāʔ allāh*.

Le jeûne et le mois de Ramadan

Le mois de Ramadan apporte un changement dans la vie quotidienne, ne serait-ce que par l'importance que prennent les échanges de vœux. On fête l'arrivée du mois sacré dès la fin du mois précédent (vers le 25 de *ʔaʔbān*) en disant *ʔahr mubārak*, la réponse étant *ʔalaynā wa-ʔalaykum*, ou *ʔalaynā wa-ʔalaykum in ʔāʔ allāh*, ou encore *ʔalaynā wa-ʔalaykum wa-ʔalā l-muʔminīn wa-l-muslimīn aḥmaʔīn*, *allāh yidxilih ʔalaynā wa-ʔalaykum bi-l-xayr wa-l-barakih*. On utilise aussi la même expression que pour l'Aïd : *kull sanih w-antū ʔayyibīn*, à quoi l'on répond *w-antū b-aʔ-ʔaḥḥah wa-s-salāmih*.

Pendant les dix derniers jours de Ramadan, ceux qui sont proches de la Nuit du Destin (*laylat al-gadr*), on se salue en disant *xawātim mubārakah* (réponse : *ʔalaynā wa-ʔalaykum*). À partir de la nuit du 28 de Ramadan, on recourt à la formule *ʔīd mubārak* (réponse : *ʔalaynā wa-ʔalaykum* ou *ʔalā l-jamīʕ*).

Au moment de la rupture du jeûne, on se souhaite mutuellement *ʔawm magbūl*, « que ce jeûne soit accepté [par Dieu] », ou *tgabbal allāh*, ou *allāh yitgabbal*, « que Dieu l'accepte », et l'on répond *minnī wa-minkum*, « de votre part comme de la mienne ».

Le pèlerinage

Le pèlerinage à la Mecque est certes l'un des cinq piliers de l'islam et un vœu que chaque croyant souhaite accomplir une fois au moins dans sa vie, mais c'est aussi un voyage qui comporte des dangers et suscite des inquiétudes ; c'est pourquoi il était rarement accompli par les femmes avant les années 1970. À celui qui part en pèle-

rinage, on dit *allāh yijʕalhā sīrat al-ʕāfiyih wa-yijʕalih hajj mabrūr wa-saʕy maškūr in šāʔ allāh*, « Dieu fasse que ce voyage se passe bien, qu'il sanctifie ce pèlerinage et en fasse un entreprise couronnée de succès » ; il répond *l-al-jamīʕ in šāʔ allāh*. Celui qui revient du pèlerinage est accueilli par *al-ḥamdu li-llāh ʕalā s-salāmih, hajj mabrūr wa-saʕy maškūr* ; il répond *allāh yisallimkum wa-in šāʔ allāh l-al-jamīʕ*. Dans les milieux islamistes, on dit au moment du départ *astawdiʕak dīnak wa-ʔamānatak*, « je te laisse aux soins de ta piété et de ta probité » et au retour *hajj mabrūr wa-saʕy maškūr*. Toute la durée du voyage, depuis le départ du pèlerin jusqu'à son retour, est appelée *madāriḥ*, « les balançoires » (pluriel de *madraḥih*), en allusion à un rite invoquant la protection divine sur les voyageurs, en particulier les pèlerins, et impliquant l'usage de balançoires¹⁷.

Les fêtes religieuses

Les deux principales fêtes religieuses célébrées à Sanaa sont celle qui marque la fin du jeûne de Ramadan (appelée *al-ʕīd az-zaḡīr* ou *ʕīd ramadān*) et celle qui commémore le sacrifice d'Abraham, pendant le mois consacré au pèlerinage (appelée *al-ʕīd al-kabīr* ou *ʕīd ʕaraʕāt*). C'est lors de cette dernière que l'usage veut que les hommes remettent un cadeau (*ʕasb*) aux femmes de leur famille, de même que hommes et femmes offrent des cadeaux aux enfants.

Après la prière de l'Aïd, on sort dans la rue échanger des formules de vœux. On dit *min al-ʕāyidīn*, « [je vous souhaite d'être] de ceux qui seront à nouveau là [l'an prochain] », et l'on répond *ʕādakum allāh min as-sālimīn*, « que Dieu vous fasse revenir [l'an prochain] en bonne santé », ou *ʕādak kull ʕīd wa-kull šahr jadīd*, « que Dieu te rende à chaque fête et à chaque mois comme neuf ». On utilise aussi la formule traditionnelle *kull sanīh w-antū ʕayyibīn*, et la réponse *w-antū b-aʕ-ṣaḥḥah wa-s-salāmih*.

L'occasion est considérée comme propice pour souhaiter aux gens l'accomplissement de leurs désirs. On dira par exemple à une jeune fille *ḥarīwīh mugambaʕah*, « mariée couronnée », c'est-à-dire qu'on lui souhaite d'être mariée l'année suivante et de porter le jour de ses noces le diadème rituel *gambaʕ*. À une femme enceinte on souhaite *mittakiyih ʕalā xayr*, « bonnes relevailles », et à une jeune épouse *ḥābilīh wālīdīh*, « enceinte et mère », tandis qu'à une femme plus âgée on dira *ḥājjīh zāyirih* « pèlerine », pour lui souhaiter d'accomplir le pèlerinage à la Mecque et à Médine. À une vieille femme on dira *majbūrih masrūrih*, pour la préserver de tout malheur. L'échange de vœux se conclut par *in šāʔ allāh*. Entre hommes, on échange le même genre de vœux, par exemple *ḥarīw in šāʔ allāh*, ou *ḥājj zāyir*, ou *majbūr wa-masrūr*.

Parmi les fêtes dont la tradition tend à se perdre aujourd'hui, il faut citer celle qu'on appelle *ʕīd rajab* ou *ʕīd jumʕat rajab*, qui, comme son nom l'indique, tombe le premier vendredi du mois de *rajab*. Il s'agit d'une tradition propre aux zaydites, et censée commémorer la conversion des Yéménites par le Prophète un vendredi ; ils auraient été convaincus par la révélation de la sourate al-Faḥ, qui fait allusion à l'entrée massive des gens du Yémen dans l'islam. Avant que cette fête ne tombe en désuétude, elle se déroulait comme les deux autres, et était l'occasion pour les hommes d'offrir aux femmes un présent (*ʕasb*). De même, on échangeait ses vœux en

¹⁷ Maloom 2008.

disant *min al-ṣāyidīn* et en répondant *ṣalā l-jamīʿ, ṣādakum aḷlāh min as-sālimīn al-ḡānimīn*. Les causes de la disparition progressive de cette fête sont liées à l'influence des courants islamistes, qui la considèrent comme une innovation blâmable (*bidʿah*), ainsi qu'à la tendance actuelle à gommer les particularismes zaydites.

On célèbre aussi les fêtes religieuses d'importance secondaire : le nouvel an hégirien, l'anniversaire du Prophète (*al-mawlid an-nabawī*), *al-isrāʾ*? et *al-miṣrāj*. La cérémonie, qui se déroule à la mosquée, s'accompagne de fumigations, d'aspersions d'eau de rose et d'un sermon (*xuṭbah*) de circonstance. Autrefois seuls les hommes fréquentaient la mosquée, mais aujourd'hui les femmes aussi assistent à ces cérémonies.

Autrefois, les femmes célébraient Ṣāšūrā?. Elles se réunissaient pour l'occasion, en compagnie des enfants, et préparaient un plat à base de lentilles, appelé *lasīs*, qu'elles mangeaient ensemble après la prière de l'après-midi. Certaines personnes observaient un jeûne, coutume qui perdure aujourd'hui.

Fêtes non religieuses

En dehors des fêtes religieuses, il existait des célébrations collectives à caractère patriotique ou communautaire, dont certaines ont disparu à la suite des transformations politiques qu'a connues le Yémen contemporain. C'est ainsi que, dans le Nord, on commémorait la victoire de l'imam Aḥmad b. Ḥamīd ad-Dīn en 1948 (*ṣīd an-naṣr*). Depuis est apparue la fête de la Révolution (*ṣīd at-tawrah*), qui correspond au renversement de la monarchie et à la proclamation de la république en 1962. Dans certains milieux, on fête l'événement en échangeant la formule standard *kull sanih w-antū ṭayyibīn* (et en répondant *w-antū ṭayyibīn*), ou une autre plus spécifique : *kull ṣīd ṭawrih w-antū bixayrīn*, la réponse pouvant être *jamīʿan*. Cette coutume est particulièrement répandue aux républicains et n'est pas suivie par les partisans de la monarchie qui subsistent à Sanaa. On peut aussi échanger ses vœux à l'occasion de l'anniversaire de la Révolution du 14 octobre ; cette habitude est plus répandue dans le sud du pays, puisque ce jour marque la fin de l'occupation britannique dans cette région, mais on peut aussi entendre au Nord, dans les milieux proches du pouvoir, des salutations en l'honneur de cet événement (*kull sanih w-antū ṭayyibīn* etc.). De même, pour la commémoration de la réunification du Nord et du Sud, le 22 mai 1990, on peut entendre *kull ṣīd waḥdih wa-l-yaman wāḥid* (réponse : *in šāʾ aḷlāh*), ou *kull sanih w-antū ṭayyibīn* (réponse *w-antū ṭayyibīn*).

On peut aussi mentionner la fête des mères (*ṣīd al-umm*), le 21 mars, qui est apparue au cours des vingt-cinq dernières années. Elle est aujourd'hui annoncée à la télévision et à la radio, et donne à qui veut l'occasion d'offrir un cadeau à sa mère en lui souhaitant *kull sanih w-antū ṭayyibīn*. Celle-ci répond *w-ant b-aṣ-ṣaḥḥah wa-s-salāmih* et remercie pour le cadeau. Il n'existe pas de fête des pères.

Le 31 décembre, certains marquent le nouvel an de l'ère chrétienne en échangeant des vœux, selon la formule standard (*kull sanih w-antū ṭayyibīn / w-ant ṭayyib*). Cet usage est apparu après 1962, quand la République a instauré le calendrier européen comme référence de l'année civile, avant de revenir au calendrier de l'Hégire.

Si les fêtes traditionnelles sont obligatoirement des fêtes collectives, on voit depuis peu apparaître des usages nouveaux, attachés à des événements individuels, comme le fait de souhaiter les anniversaires (*ṣīd al-milād*). Autrefois, seules quelques personnes issues de la classe supérieure connaissaient leur date de naissance.

Ce n'est que très récemment qu'on a adopté le rituel du gâteau et des bougies, surtout pour les enfants, en leur souhaitant *kull sanih w-ant tayyib*, ou *kull šām w-ant bixayr wa-šugbāl miyat sanih*, à quoi l'on répond *w-ant tayyib*. Cette habitude s'est développée chez les femmes et les enfants davantage qu'en milieu masculin.

De nombreux couples ont pris récemment l'habitude de célébrer la fête des mariés, qui a lieu une fois par an. Les époux s'offrent des cadeaux, la femme revêt sa tenue de mariage et, fréquemment, le couple sort au restaurant en tête-à-tête, après avoir confié les enfants à leur grand-mère maternelle. Le plus souvent, c'est l'épouse qui rappelle ce jour à son mari, en lui disant *kull sanih w-ant tayyib*, *šīd zawājnā*, « puisses-tu être heureux chaque année, c'est notre anniversaire de mariage » ; il répond *w-antī tayyibih*, « toi aussi ».

Enfin, il est une autre fête, massivement rejetée par la société yéménite mais discrètement célébrée par certains : il s'agit de la Saint Valentin, le 14 février. On l'appelle *šīd al-hubb*, « fête de l'amour », ou *šīd fālantīn*, « fête de Valentin ». Elle est surtout fêtée par de jeunes amoureux, quelquefois par des couples mariés ou par des jeunes gens à la recherche d'une relation sentimentale. Il existe un code, connu de nombreuses femmes ou jeunes filles, qui consiste à porter ce jour-là un vêtement ou un accessoire de couleur rouge. Il peut s'agir, par exemple, d'un sac à main rouge, ou d'un foulard rouge noué sur un sac noir ou d'une autre couleur. Les amoureux offrent des roses rouges ou envoient une carte portant la formule *kull šīd hubb w-antī tayyibih*, espérant la réponse : *w-ant tayyib*. Ces vœux peuvent être exprimés en anglais. En général, c'est l'homme qui prend l'initiative d'offrir des fleurs ou d'envoyer une carte postale, tandis que la femme arbore l'élément de couleur rouge qu'elle choisit de porter pour l'occasion.

Le mauvais œil

La contemplation de quelque chose de beau impose d'invoquer Dieu, par peur du mauvais œil, dont la cause est attribuée à la jalousie. La croyance est si répandue, en particulier parmi les femmes, qu'un individu soupçonné de convoitise est souvent mis à l'écart. On dit de lui *yinfis an-nās*, ou *šaynih šūšah*, « il a l'œil mauvais ». C'est pourquoi celui qui admire quelque chose de beau doit dire *mā šā? aḷlāh wa-lā guwwih illā bi-llāh*. Une femme saisie d'admiration devant ce qu'elle voit ou entend, ou par un enfant qu'elle prend dans ses bras, dira *gurš kull šaytān*, « coup d'arrêt contre tout démon », ou *šuruf bi-š-šayātīn*, « que Dieu repousse les démons », ou bien *mā šā? aḷlāh wa-šuruf bi-š-šayātān*. On attribue fréquemment la mort ou la maladie d'un enfant au mauvais œil résultant de la jalousie. C'est pourquoi on doit prononcer une formule de protection avant de prendre un enfant dans ses bras, soit *bi-smi llāh wa-mā šā? aḷlāh*, soit *min yad lā yad wa-ʔakbar wa-ʔazyad*, « il passe de tes bras aux miens, qu'il croisse et grandisse ».

Si l'on suspecte quelqu'un de porter le mauvais œil, on s'empresse de dire en sa présence *ašūdu bi-llāh min aš-šaytān ar-rajīm*, ou *uḍkuri llāh wa-šalli šalā n-nabī* ; il doit alors déclarer *mā šā? aḷlāh*, *aḷlāhumma šalli wa-sallim šalā muḥammad wa-šalā ʔālih aṭ-ṭayyibīn aṭ-ṭāhirīn*. Certaines femmes emploient la formule *gurš kull šaytān*, ou *šayniš aḷlāhu ʔakbar*, *šalli šalā n-nabī*, *igbišī jubā šayniš*, invitant la personne soupçonneuse à se pincer la paupière, geste qui, selon la croyance féminine à Sanaa, annihile l'effet du mauvais œil.

Pour complimenter une femme sur ses vêtements, une amie dira *mā šā? aḷḷāh ḥālī gawī aḷḷāh yihannīs*, « [...] que c'est beau ! [...] » ; l'autre répondra *tislamī, hin garr šiyūnīs al-ḥāliyāt*, « merci, mais c'est simplement ton regard qui est beau ».

Compliments

Après l'application du henné ou du *nagš*

Le henné est utilisé par les femmes comme produit de beauté, ainsi que pour décorer de dessins leurs mains, leurs pieds et leur visage. Ces dessins sont considérés comme un embellissement, et celle qui les porte est complimentée par les autres femmes : *jišil l-al-šāfiyih*, « que Dieu en fasse un bienfait », *nagš al-šāfiyih, hinnā l-šāfiyih*, à quoi l'on répond *aḷḷāh yišāfiš / yišāfikum*. L'homme n'adresse pas ce genre de compliment, mais il peut signifier à son épouse qu'il apprécie sa beauté.

Après l'achat d'un objet neuf

À quelqu'un qui porte un vêtement neuf, on dit *libs al-šāfiyih* (réponse : *aḷḷāh yišāfikum*). Aujourd'hui, on félicite l'acheteur d'un objet neuf en lui disant *aḷḷāh yibārik lak fih wa-tištš wa-tiḍawwib*, « que Dieu te le bénisse, puisses-tu vivre jusqu'à l'avoir usé » (réponse *aḷḷāh yibārik fik* ou *tislam*). Les islamistes disent plutôt *libist jadīd wa-šīšt sašīd wa-mutt šahīd*, « qu'avec ce nouveau vêtement tu vives heureux et meures en martyr » (réponse : *āmīn fī ḥayātkum*, « ainsi soit-il, et de votre vivant »). À celui qui vient de faire un achat, on dit aussi *jišil l-al-šāfiyih* (réponse : *aḷḷāh yišāfikum*). Si l'acquisition est une maison ou une voiture, on dira *bayt al-šāfiyih / sayyārat al-šāfiyih wa-ḷḷāh yitimmahā šalā xayr* (réponse : *aḷḷāh yišāfikum*). Autre formule : *aḷḷāh yibārik lukum fihā w-yitimmahā šalā xayr*, « que Dieu vous la bénisse et en fasse pour vous un bienfait » (réponse : *aḷḷāh yibārik fikum*). Chez les femmes, on entend *jannih malān ad-dunyā, aḷḷāh yitimmahā šalā xayr* (réponse : *āmīn, aḷḷāh yihfazkum* ou *tislamū*).

À quelqu'un qui vient de s'installer dans une nouvelle demeure, on souhaite, après lui avoir proposé de l'aide pour le déménagement, *naglat al-šāfiyih* ; il répond *aḷḷāh yišāfikum*.

Lors de l'annonce d'une bonne nouvelle

L'annonce d'une bonne nouvelle (*tabšīr*) est souvent récompensée par un cadeau, par exemple une somme d'argent ou une bague, selon l'importance de la nouvelle et de la joie ressentie par celui qui en prend connaissance. La bonne nouvelle est le plus souvent une naissance, ou le succès d'un projet, ou le retour d'un voyageur. À celui qui apporte la bonne nouvelle, on dit *baššarak aḷḷāh b-al-xayr wa-l-šāfiyih, baššarak aḷḷāh yā wajh al-xayr, baššarak bi-wajh an-nabī*, « que Dieu t'apporte comme bonne nouvelle le bien et la santé, ô toi dont la venue est comme le visage du bien, que Dieu te fasse rencontrer le visage du Prophète » ; la réponse est *jamīšan in šā? aḷḷāh* ou *aḷḷāh yišāfik*.

Compliments adressées aux chanteurs ou aux danseurs

Les noces, naissances, funérailles ainsi que les fêtes musulmanes sont accompagnées par la *naššād* ou la *naššādih*, chanteurs spécialisés dans la lecture du Coran ou l'interprétation a capella de textes religieux – bien que leur répertoire comprenne aussi une forte proportion de poèmes profanes (*gāzal*). À la fin de leur prestation, on

leur adresse un compliment : *aḥsan aḷḷāh ilaykum wa-riḥim aḷḷāh wāḷidaykum*, à quoi ils répondent *aḥsan aḷḷāh ilaykum wa-riḥim aḷḷāh wāḷidaykum wa-wāḷidaynā wa-man ṣallā ṣalā n-nabī*, ou *wāḷidaynā wa-wāḷidaykum (wa-wāḷidayn man ḥaḍar)*, ou *kān aḷḷāh maṣākum*. Par respect, on les vouvoie et on les appelle *sayyidnā / sayyidatnā*.

Le *muḡannī* est, quant à lui, un chanteur qui interprète des poèmes d'amours en s'accompagnant d'un instrument de musique, en général un luth. Certains, par respect, le vouvoient, mais ce n'est pas la règle générale car sa fonction ne revêt aucun caractère religieux. Pour lui montrer qu'on a apprécié sa prestation, on lui dit *annas wa-ḥaras*, « que Dieu comble ta vie d'agréable compagnie et te garde du mauvais œil » ; il répond *ḥayātkum al-ḡuns*, « votre vie est agréable compagnie ». On peut aussi lui dire *yā-sīn ṣalayk*, comme pour écarter le mauvais œil, signifiant ainsi que son jeu est digne d'envie.

Son homologue féminin, la *muḡanniyih*, ne jouit pas du même prestige social. On la tutoie et on l'appelle par son prénom. On salue tout de même son talent en lui disant *liš al-guwā wa-d-diyā* (réponse : *al-ṣāfiyih l-al-jamīṣ*). Aujourd'hui, il peut arriver qu'on lui dise, comme au *muḡannī*, *annas aḷḷāh bi-ḥayātkum* (réponse : *w-antū l-ḡuns*).

Pour féliciter ou encourager les danseurs, on dit *yā-sīn ṣalā t-tārif*. Le mot *tārif* désigne celui qui occupe la dernière place dans une file de danseurs. Tout en exprimant l'admiration pour l'art des danseurs, on invoque ainsi la sourate Yā-Sīn, qui est censée protéger du mauvais œil.

Conclusion

À Sanaa, les codes de politesse ont suivi les évolutions qu'a connues la société yéménite, comme en témoignent les changements qui ont affecté les relations entre les sexes, entre les cinq classes constitutives de la société, ou entre les époux – notamment avec l'effacement du pluriel de politesse au profit du tutoiement. L'évolution du statut des femmes, et leur accès à la scolarisation et à la maîtrise de l'arabe littéraire, leur entrée dans le monde du travail et, pour certaines, l'apprentissage de l'anglais sont autant de facteurs qui ont considérablement modifié leur langue. On n'est plus au temps où, raconte-t-on, on leur interdisait d'apprendre à lire et à écrire de peur qu'elles ne rédigent des lettres d'amour. Elles s'expriment aujourd'hui en utilisant des formules standard : *maṣ as-salāmih*, *as-salām ṣalaykum*, *ṣīd mubārak*, *kull sanih w-antū ṭayyibīn*, et abandonnent progressivement les expressions qui étaient autrefois typiquement féminines : *xātirikum*, *ka-msaytu*, *ṣbaḥtū*. L'influence de l'enseignement est déterminante, tout comme celle des enseignants venus d'autres pays arabes, ou celle des médias. C'est ainsi que se sont par exemple répandus des mots tels que *ṣukran* et *ṣafwan*, dont l'usage est aujourd'hui incontournable. L'empreinte de l'islamisme a aussi contribué à diffuser des formules communes à l'ensemble du monde arabe. En même temps sont apparues des fêtes que l'on peut qualifier d'individuelles, en rupture avec la société traditionnelle qui sacralise les liens communautaires : ce sont par exemples les anniversaires ou la Saint-Valentin. La révolution de 1962 et le changement de régime politique a mis en avant la dimension nationale et a affaibli l'identité purement sanaanie. Le citoyen a aussi perdu le sentiment d'appartenir à la ville et de se différencier des habitants des zones tribales. On disait autrefois *gad al-gabīlī gabīlī wa-law tilḥaf bi-xubzih*, « l'homme de tribu reste un

homme de tribu, même s'il met un turban » ; le turban, en effet, n'était porté que par les citadins. La différence s'est estompée, au point qu'on peut entendre dans la bouche d'un Sanaani des expressions typiques des zones tribales comme *salām taḥiyyih* ou *bi-raḍyukum yā rijāl*. Ainsi on voit que les transformations sociales transforment aussi les individus et leur mode d'expression.

BIBLIOGRAPHIE

En langues européennes

- Battesti, Vincent 2001 : « Esquisse d'une communication gestuelle yéménite (Taez et Sanaa) », *Chroniques yéménites* 9, mis en ligne le 7 septembre 2007, <http://cy.revues.org/117>.
- Caton, Steven C. 1986 : « 'Salām taḥīyah': Greetings from the Highlands of Yemen », *American Ethnologist*, vol. 13, n° 2, p. 290-308 ; en ligne : <http://www.jstor.org/stable/644133>, date 13/03/2009 (11:50).
- Godbout, Jacques & Alain Caillé 2000 : *L'esprit du don*, Paris, La Découverte/Poche.
- Godelier, Maurice 1996 : *L'énigme du don*, Paris, Fayard.
- Maloom, Hanan 2008 : *Le pèlerin et ceux qui restent : le chant de l'escarpolette (madraheh) à Sanaa au Yémen*, Mémoire de Master 2 sous la direction de Claude Audebert, Université de Provence, Aix-en-Provence.
- Piamenta, Mosche 1990 et 1991: *Dictionary of Post-Classical Yemeni Arabic*, 2 volumes, Leyde, Brill.

En arabe

- Ismāʿīl b. ʿAlī al-ʿAkwaṣ 1984: *Al-amṭāl al-yamāniyyah*, 2 vol., Bayrūt/Şanʿāʿ, Muʿassasat al-risālah / Maktabat al-jīl al-jaḍīd.
- Asmā Muḥammad s. d. : *Amṭāl ṣanʿāniyyah*, Şanʿāʿ, Dār al-kalimah.
- ʿAbd al-Karīm ʿAbd Allāh ḤAJAR 2009 : *Dawqiyyāt tuhimmuka*, Şanʿāʿ, Taṭwīr li-l-tanmiyah wa-l-ibdāʿ al-fikrī.
- Al-Iklīl* 1982 : numéro spécial de la revue *al-Iklīl* consacré à Sanaa.
- Muṭahhar ʿAlī al-IRYĀNĪ 1996 : *Al-muṣjam al-yamanī, fī l-luġah wa-l-turāt*, Dimaşq, Dār al-Fikr.
- Al-Mawsūʿah al-yamaniyyah* 2002 : Ouvrage collectif, quatre volumes, Şanʿāʿ, Muʿassasat al-ʿAfīf al-ṭaqāfiyyah.
- Lucine Taminian et ʿAbd al-Karīm al-ʿAwwj 1997 : *Al-Yaman kamā yarāhu al-āxar*, dirāsah anṭurūbūlūjiyyah mutarjamah min Silsilat al-dirāsāt al-mutarjamah 2, al-Maṣhad al-amrīkī li-l-dirāsāt al-yamaniyyah, Şanʿāʿ.